

CLARTE

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Léon BAZALGETTE

Jean BERNIER

Alexandre BLOK

F. GOUTTENOIRE de TOURY



PARIJANINE.....

John dos PASSOS.....

Udana RHISIS.....

VAILLANT-COUTURIER

et les notes de **Pierre PASCAL** sur la **Conférence de Gênes**

Dessins de R. BAUDE, FOUJITA, MEDGYÈS, PICART-LE-DOUX et Robert VILLARD

ABONNEMENTS

| | | | | | | |
|-----------|-------|--------|---------|--------|---------|--------|
| France... | 1 an. | 25 fr. | 6 mois. | 13 fr. | 3 mois. | 7 fr. |
| Etranger. | 1 an. | 36 fr. | 6 mois. | 20 fr. | 3 mois. | 11 fr. |

SOMMAIRE

| | | | |
|---|-----------------|-----|--|
| Vie intellectuelle (dessin de Robert Villard). | | | |
| La faillite de l'Humanisme (suite et fin) | Alexandre BLOK | 289 | Trois soldats, fin de l'extrait du livre de |
| traduit par | PARIJANINE | | John dos PASSOS 298 |
| Dessin de Foujita. | | 293 | Traduit par |
| La traite des muses. Lettre au secrétaire de l'A. E. C. | Jean BERNIER | | Léon BAZALGETTE |
| Lectures et débats : Etre soi-même (à propos de « la Nuit » de Marcel Martinet) | P. V.-COUTURIER | 294 | Vie sociale. (dessin de Medgyès). |
| Dessin de Picart-le-Doux. | PARIJANINE | 295 | La propriété, base de famille |
| | | 297 | Udana RHISIS 301 |
| | | | Vie politique. (dessin de R. Baude). |
| | | | Autour de la conférence de Gênes, par |
| | | | Pierre PASCAL 305 |
| | | | A propos du livre noir : Poincaré démentira-t-il Is-wolsky ? par |
| | | | F. GOUTTENOIRE 307 |
| | | | de TOURY |
| | | | Les Intérêts et la Sottise.. |
| | | | 310 |



Fac-similé du Portrait de JEAN JAURÈS reproduit en hors-texte dans le 1^{er} volume

HISTOIRE SOCIALISTE DE LA Révolution Française

Par JEAN JAURÈS

en 8 volumes in-8^e raisin de 400 à 500 pages
illustrés de plus de 800 gravures d'après des documents
de l'époque

ÉDITION REVUE PAR A. MATHIEZ



La Librairie de l'Humanité a voulu que cette nouvelle édition de l'œuvre maîtresse de Jean JAURÈS fût une édition parfaite. Elle a confié le soin d'en revoir les épreuves à Albert MATHIEZ, Professeur d'Histoire moderne à l'Université de Dijon, c'est dire qu'on n'y trouvera pas les erreurs typographiques qui déparaient la première édition. Imprimés sur beau papier satiné avec des caractères neufs, abondamment illustrés, d'une présentation impeccable, les 8 volumes de l'*Histoire socialiste de la Révolution française*, malgré leur prix relativement modique, peuvent soutenir la comparaison avec nombre d'éditions dites « de luxe ».

Tout le monde peut acquérir cette magnifique publication

moyennant : **16.50** tous les 2 mois (édition brochée)
27.50 — — — (— reliée)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à l'*Histoire socialiste de la Révolution française* :

En 8 volumes brochés, au prix de 132 francs, que je paierai à raison de 16.50 (prix du volume 15 fr., port et emballage 1.50) tous les 2 mois à réception des volumes (1).

En 8 volumes reliés, au prix de 220 francs, que je paierai à raison de 27.50 (prix du volume 25 fr., port et emballage 2.50) tous les 2 mois à réception des volumes (2).

Ci-inclus francs : prix du premier volume qui me sera expédié à réception du présent Bulletin.

Nom SIGNATURE :

Adresse

Le monument qu'a élevé Jaurès à la Révolution française restera. Les histoires antérieures étaient toutes politiques. La sienne a présenté pour la première fois le tableau économique et social de la grande crise qui est au berceau du monde moderne.

La bourgeoisie avait tenté de faire croire que la Révolution française n'avait été qu'une révolution politique. Le prolétariat saura maintenant qu'elle fut une révolution de la propriété, une Révolution sociale.

Albert MATHIEZ.

La Vie Intellectuelle

La Faillite [DE l'Humanisme

Par Alexandre BLOK
(Traduit du russe par Parijanine).
(Suite et fin)

V

La diversité des aspects que présente la vie de l'Europe occidentale au XIX^e siècle n'empêchera pas l'historien de la culture de remarquer le trait distinctif de la civilisation européenne : l'absence de cohésion, le morcellement ; cette diversité même en témoigne. L'humanité éclairée s'est dispersée par des centaines de voies ; elle s'est avancée dans la politique, dans la jurisprudence, dans les sciences exactes, dans l'art, dans la philosophie, dans l'éthique. Chacune de ces voies s'éloigne à perte de vue des autres, avec lesquelles elle eut parfois des origines contiguës. Chacune de ces voies se divise aussi en une multitude de petits sentiers qui s'écartent en diverses directions. Les hommes se séparent ainsi ; d'ailleurs, lorsqu'ils se rencontrent, ils ne tardent pas à se sentir ennemis entre eux.

Sans aucun doute, cette désunion provient des bases mêmes sur lesquelles s'est fondé l'humanisme : elle a pour cause l'esprit d'individualisme et les procédés dont on s'est servi pour reconstituer l'antiquité. Et la désunion a attaqué, dès le début, en ses racines mêmes, la culture de l'humanisme. Mais, à la veille du XIX^e siècle, les scissions se révèlent plus particulièrement menaçantes, et elles amènent une crise.

Dans le domaine de la science, précisément, à cette époque, on commence à distinguer nettement deux carrières différentes : ce seront les sciences de la nature et les sciences historiques. Celles-ci instrumentent par d'autres méthodes que celles-là. Celles-ci comme celles-là se fractionnent en des centaines de disciplines qui différencient à leur tour leurs méthodes.

Certaines disciplines deviennent graduellement inaccessibles non seulement aux profanes, mais aux représentants de disciplines voisines. Une armée surgit, une armée de spécialistes : ils sont séparés du monde, ils sont séparés de leurs confrères par le secret du cabinet scientifique. Comme le dit encore Honegger, « les travaux de la science se sont étendus si formidablement qu'un esprit moyen est à peine capable de posséder une partie du grand tout ; le savant lui-même éprouve un certain regret quand il songe au bon vieux temps où il aurait eu la possibilité de saisir, d'un coup d'œil, toutes les directions de la pensée, sans se perdre sous une masse écrasante de



Robert Villard

matériaux. La division du travail s'est effectuée et développée dans les sciences exactement comme dans les travaux manuels, et elle a eu exactement les mêmes conséquences. »

Ces conséquences, les voici, d'après le même historien : « La division du travail, favorisée par le machinisme, réduit automatiquement l'œuvre à ses moindres parties ; l'ouvrier perd le sens de ce qu'il exécute et devient lui-même une machine. »

Ainsi, les ouvriers de la science travaillent, eux aussi, comme des machines : ils s'occupent isolément d'expériences et d'observations ; ils se montrent hostiles les uns aux autres, dans les rapports qu'ils peuvent avoir. Le naturaliste fait la guerre au philologue ; des groupes de savants font la guerre à d'autres groupes. Dans ces petites guerres civiles, les forces des combattants se détruisent. Et cependant chaque compagnie inscrit encore sur son étendard les vieilles devises de l'humanisme. Pour justifier la désunion et la discorde, on prétexte la multiplicité des carrières scientifiques désormais ouvertes à l'humanité. Mais la raison secrète, la cause véritable de ces hostilités, — c'est que les hommes sont abandonnés par l'esprit d'harmonie, par l'esprit de la musique. Seul, cet esprit serait assez puissant pour fusionner en un tout l'humanité et ses créations.

Absorbés par ces dissensions, les humanistes de la dernière heure oublient de plus en plus que les profanes deviennent fatalement les maîtres de leur propre sort, et

(1 et 2) Biffer la mention inutile.

du sort même des sciences. Ces profanes se signalent à ceux qui les oublient par d'incessantes révolutions. Mais les représentants de la civilisation, qui combattent eux-mêmes un régime sénile, s'imaginent que toute révolution est faite pour pousser à la même roue. Les institutions politiques manifestent de plus en plus clairement leur décadence, leur structure bureaucratique. L'Etat, — disent avec raison les hommes de la civilisation, — l'Etat est un mur mitoyen. Et il y a là, pourtant, un malentendu fort triste pour la civilisation. Car ce mur, inlassablement attaqué d'un côté par la civilisation, de l'autre par les révolutions, est le seul obstacle qui protège encore la civilisation contre les révolutions. Bercés par l'optimisme, à l'abri de ce mur, les hommes de la civilisation ne soupçonnent guère ce qui se passera lorsqu'une brèche assez large sera faite dans la cloison : alors se précipitera sur eux le torrent qui menace leur existence.

L'optimisme en général est une conception du monde simpliste et indigente, qui exclut habituellement la possibilité d'envisager l'univers comme un tout. On justifie ordinairement l'optimisme, devant les hommes et devant soi-même, en disant qu'il s'oppose au pessimisme. Mais jamais l'optimisme ne pourra s'allier à une conception tragique du monde, conception qui, seule, donne la clef du grand secret, l'explication d'un univers complexe.

Les humanistes déçus, qui ne sont plus que de solitaires optimistes, ressentent de temps en temps une sorte de nostalgie de l'union, de l'intégralité. Ce sentiment se traduit par un phénomène monstrueux en somme, et dont l'importance est, néanmoins, aussi grande qu'incongrue : nous voulons parler de la popularisation des connaissances, grave compromis, dilettantisme fatal à la science comme à ceux qui la reçoivent en une si fade solution. C'est à la vulgarisation, c'est à un partage des sciences en doctrines supérieures et en notions élémentaires, que nous devons ces demi-ténèbres, ces demi-lumières, plus pernicieuses que les ténèbres complètes, qui règnent actuellement dans les esprits moyens, chez les bourgeois d'Europe.

VI

Le caractère menaçant des forces élémentaires qui entrent en jeu dans ce siècle a été senti par les artistes européens, par ceux qui portent en eux la musique : persécutés cruellement, durant leur vie, ces artistes ont été reconnus, depuis, pour des êtres de génie, — avec les réserves d'usage, bien entendu. Ce sont, ces hommes, on peut le dire, les vivantes catacombes de la culture ; et en effet, pendant le cours entier du XIX^e siècle, nous constatons que la civilisation s'élève de toutes ses forces contre ceux qui portent l'esprit de la culture ; et, en même temps, la civilisation fait plusieurs tentatives pour s'adapter à cet esprit qu'elle déteste. Désormais, on ne saurait parler d'une unité quelconque de culture et de civilisation. On peut parler de la lutte sans trêve que mène la civilisation contre la musique ; des tentatives malheureuses que fait la civilisation pour utiliser des matériaux d'un usage inconnu, afin de constituer sa propre unité. Mais ces châteaux de cartes s'écroulent et s'envolent dès que le souffle de la vie les atteint ; tandis que les rythmes musicaux que la civilisation cherche à détruire s'amplifient et se fortifient ; car c'est en eux, et non pas dans les généralisations du rationalisme, que se réfléchit la véritable vie du siècle.

La civilisation européenne s'est servie des procédés les plus raffinés pour combattre la musique. Personne, sans

doute, n'osera nier que l'opinion et la critique européennes ne se soient féroceement vengées des artistes qui « trahissaient » les principes de la civilisation à base d'humanisme. Henri Heine a été victime de ces rancunes durant toute sa vie. On n'a point pardonné à Wagner ses géniales créations avant d'avoir trouvé le moyen de les interpréter d'une façon tout arbitraire. Strindberg a décrit lui-même les persécutions qu'il a subies ; on l'a soumis au plus raffiné des supplices : la persécution occulte, inavouée. Tous les artistes, sans exception, ont vécu d'une manière intolérable pendant ce siècle, soit qu'ils fussent trop faibles pour se défendre et qu'on les accablât, soit qu'ils aient employé le meilleur de leurs forces créatrices à produire des contrepoisons, pour résister à l'ambiance de cette civilisation qui les surveillait et leur tendait des embûches.

Le tableau que je décris est, au suprême degré, hideux et terrifiant. Un homme d'un autre âge, qui, par miracle, reprendrait vie en plein XIX^e siècle, en deviendrait fou. On se demande si l'on pourrait aller plus loin dans l'in vraisemblance et dans la cruauté. Quel besoin peuvent avoir les représentants de la civilisation de poursuivre avec tant d'acharnement les représentants de la culture ? — Cependant, ce tableau est vrai, il est véridique, je l'affirme, parce que je sens, dans le grand art du XIX^e siècle, un véritable danger pour la civilisation. Ces romans de Dickens, par exemple, tout pénétrés qu'ils sont de charme intime et d'apparente tranquillité, recèlent des mines toutes prêtes à exploser : il m'est arrivé de ressentir, en lisant Dickens, une épouvante que jamais Edgar Poe ne m'avait inspirée. Chez Flaubert, dans l'*Education Sentimentale*, on découvre tout à coup des réminiscences de terreur antique, auprès desquelles les principes humanitaires de vie en société n'apparaissent plus que comme des balivernes. Wagner trouble toujours les sources : il évoque et il conjure le chaos primordial. Ibsen nous entraîne sur des rocs aigus et périlleux. Au XIX^e siècle, l'art, en général, a eu la faculté de rendre « on ne sait comment ennuyeux l'âge de raison » et « de ravir ce qui ne peut être ravi dans l'existence », selon l'expression de Gogol. Lorsqu'une semblable parole a été prononcée, on voit, de toute évidence, ce que c'est que l'art, à quoi il s'apparente, de quoi il est capable. L'art est la voix même des éléments, c'est une force élémentaire. Telle est son unique destination, tel est son sens, tel est son but. Tout le reste, tout ce qui se superpose à l'art, n'est que l'œuvre de l'inquiète civilisation. Et les productions mêmes des artistes, à la lumière de cette conscience que nous prenons des choses, reculent au second plan : car, toutes, elles ne sont jusqu'à présent, que des créations imparfaites, des fragments de concepts beaucoup plus grands, des réservoirs de sons qui n'ont eu le temps de recueillir qu'une infime partie de ce qui flottait dans le délire de la conscience créatrice. La *Vénus de Milo* n'est, elle aussi, qu'une sorte d'épure musicale, trouvée dans du marbre ; et elle possède l'existence indépendamment du fait qu'on brise ou non la statue.

De toutes ces œuvres d'art pour la conservation desquelles la civilisation a tremblé, — cathédrale de Reims, monuments de Messine, vieux manoirs russes, — de tout cela, rien ne subsistera peut-être. Ce qui restera sans le moindre doute, c'est ce que la civilisation a persécuté avec acharnement : l'esprit de la musique.

En Europe occidentale, où l'on gardait le souvenir de

la culture, du grand passé musical de l'humanisme, on a certainement senti tout ce que je viens de dire. C'est pourquoi la civilisation, en suscitant mille persécutions, n'a jamais cessé, néanmoins, de tenter des rapprochements, des échanges d'influences avec la force nouvelle, d'où soufflait l'esprit de la musique. On ne s'est pas contenté de se boucher les oreilles, pour éviter d'entendre des sons incompréhensibles et menaçants : on a canalisé les sons ; on les a subtilement interprétés, dans des buts pédagogiques ; on les a fait venir sur la roue du moulin ; et enfin, on a cherché, dans ce chaos de sons, des mélodies agréables à l'oreille civilisée ; on n'a sévi rigoureusement que lorsqu'il était impossible de trouver une mélodie acceptable, lorsque la musique projetait tout à coup ses lueurs sur les ténébreux domaines que fuyait la civilisation.

L'inverse, parfois, se produisait : au sein même de la civilisation, la musique se mettait à résonner. L'histoire a ses lubies, ses caprices. La musique mettait, en effet, des roues en mouvement, charmait parfois, consentait souvent à couler dans le lit qu'on lui avait tracé. C'est là la petite musique du siècle. Mais il y eut une grande musique : ce fut elle qui communiqua au siècle cette grandeur cachée dont il avait perdu l'apparence ; ce fut elle qui rompit bien des roues et brisa le tympan de plus d'un critique.

Ces subtiles réactions mutuelles, ces enchevêtrements, ces coquetteries, ces avances que fait la civilisation à la culture, seront, plus tard, l'objet d'études historiques. Il est souvent fort difficile de discerner, dans une direction, dans une seule personnalité même, où finit la civilisation, où commence la culture. Ce sera pourtant la tâche essentielle de l'historien futur du XIX^e siècle, de débrouiller jusqu'au bout l'écheveau de ces rapports subtils, et de trouver, pour en rendre compte, une formule concise qui serve de prémonition à l'humanité future, — mais non pas une grosse dissertation qui viendrait s'ajouter à tant d'autres.

Certes, les choses ne se sont pas passées ainsi dans la pauvre et jeune Russie, où l'on n'avait point de souvenirs historiques à conserver. La sécession s'est manifestée ici d'une façon beaucoup plus grossière, plus simple, et, partant, plus sincère. Ici, l'on a posé des questions que des Européens auraient jugées fort inconvenantes : on s'est demandé si une paire de bottes ne valait pas mieux que tout Shakespeare ; on a, plus d'une fois, renouvelé une controverse dont l'Europe n'a que faire depuis longtemps, — sur l'utilité de l'art. Ce sont là des discussions que je considère comme vraiment dignes de la vraie culture. Dans leur naïveté primitive, dans l'intégralité dont elles témoignent, elles sont par trop opposées à l'esprit de civilisation. En général, on a traité chez nous des thèmes qui auraient déconcerté n'importe quel civilisé ; mais la civilisation s'était préoccupée d'avance de canaliser ces discussions dangereuses, de façon à leur éviter tout obstacle : ces branchements de dérivation sont ordinairement compris sous le nom de « belles-lettres ».

L'idée de popularisation qui acquiert de plus en plus d'influence, au cours du siècle dernier comme, en général, tout ce qui est de deuxième qualité, étouffe tout autre idéal. Et cependant, parmi les artistes que personne ne veut encore entendre, retentissent des appels isolés : des appels à la musique, des appels à la connaissance intégrale, à la synthèse, à la *gaja scienza*. Personne ne les comprend

encore : ceux qui clament ainsi sont même effacés de la liste des « honnêtes gens », des « civilisés ». Toute une armée de critiques et d'analystes, qui agissent selon les vues de l'humanisme, s'occupent de rédiger des feuilles de proscription ; par leur nombre, et même par leur instruction, ces représentants du passé surpassent de beaucoup le groupe toujours peu considérable de ceux qui recherchent une conception synthétique de l'univers.

La même désunion, la même ségrégation, et les mêmes vaines tentatives pour reconquérir l'intégralité perdue, peuvent être observées dans tous les domaines.

En politique, on voit indéfiniment surgir et disparaître de nouveaux régimes ; les frontières se déplacent sans cesse, par une sorte de mouvement convulsif. Après Napoléon, on cherche de toutes parts à s'unir, à unifier : les résultats de tant d'efforts, ce sont la nouvelle Allemagne et la nouvelle Italie. En réponse aux essais d'unification nationale, gouvernementale, à toutes les tentatives de fusion, viennent les révolutions. On tâche aussi de les canaliser, on y réussit partiellement : on les définit comme des mouvements nationaux ou des luttes pour l'indépendance. Mais on oublie ou l'on tait sciemment ce que toute révolution apporte d'essentiel en elle ou avec elle : un élan de volonté, un sursaut de musique, une ferveur de synthèse qui ne sauraient être ni définis, ni canalisés.

L'art se divise lui aussi en écoles et en directions, en sous-directions parmi les directions. Tous les arts se singularisent ; le chœur des Muses n'a plus aucun sens, car le sculpteur ne comprend plus le peintre, le peintre n'entend rien à ce que fait le musicien ; et tous trois ignorent l'écrivain, traité comme un fournisseur d'on ne sait quoi de lourd, de nourrissant, de conceptuel, particulier à l'humanisme, — par quoi on le distingue des artistes, qui ne sont que des étourdis. Et, enfin, chacun d'eux en son particulier et tous ensemble deviennent incapables de comprendre l'artisan ; en suite de quoi, dans tous les domaines de l'art, se fait jour une certaine délicatesse de tempérament, une certaine aristocratie des « mains blanches », qui aurait été absolument incompréhensible et inadmissible pour les authentiques humanistes de l'ancien temps, et dont on ne vit peut-être d'exemple que durant la période alexandrine.

D'autre part retentissent les appels synthétiques de Wagner, et beaucoup d'autres appels, formulés non seulement par écrit (comme, par exemple, dans l'*Opéra et le Drame* de Wagner) mais encore, mais surtout dans les sons, dans la musique qui jaillit de certaines créations de cette époque. La civilisation ne prête point l'oreille à cette musique ; ou bien elle s'efforce de l'interpréter à son gré. Le sens de cette musique, fatal à la civilisation, reste pour elle insaisissable. Tout ce qui est tragique reste inaccessible aux optimistes.

Nous constaterons qu'il y a pareille abondance de méthodes disparates et de procédés qui s'excluent l'un l'autre en jurisprudence, en pédagogie, en éthique, en philosophie, en technique. La civilisation s'efforce d'enrichir le monde ; elle ne fait que l'encombrer. Son œuvre de construction est souvent comparable à ce que fut la tour de Babel. Le travail créateur cède la place à une besogne sans joie ; aux découvertes se substituent, en tout premier lieu, des inventions. Tout est multiple, rien n'est soudé, cimenté : on manque de ciment. L'esprit de la musique s'est envolé et, comme l'historien Honegger l'avoue, « le mécontentement où l'on est de soi-même

et de tout l'entourage amène une véritable *défaillance*. Nous avons le droit de dire de nous ce que disait Pascal, que l'homme cherche à se fuir lui-même. Telle est la maladie de notre époque, et les symptômes en sont aussi évidents pour l'homme de pensée que certaines sensations physiques, signes annonciateurs d'un orage. »

Si nous examinons l'histoire de la culture au XIX^e siècle comme l'histoire de la lutte que livre l'esprit de la civilisation à l'esprit de la musique, nous aurions à reprendre l'estimation de bien des valeurs et à extraire d'un immense héritage ce qui est effectivement nécessaire, ce qui illustre la culture ; nous n'avons guère besoin de ce qui se rapporte à la civilisation. Il est essentiel de choisir : le superflu ne serait pas opportun en ce moment. A notre époque de catastrophes, tout ce qui relève de la culture doit être considéré comme une de ces catacombes où les premiers chrétiens cachaient leur héritage spirituel. Avec cette différence, toutefois, qu'aujourd'hui l'on ne cache plus rien sous terre. Pour nous, pour notre héritage spirituel, la voie du salut est toute différente : au lieu de dissimuler nos richesses, il convient de les manifester au monde ; et de les manifester de telle manière que le monde en reconnaisse l'intangibilité, que la vie elle-même se charge de les protéger. J'estime que la vie ne voudra pas sauvegarder, qu'au contraire elle anéantira impitoyablement tout ce qui manque d'unité, tout ce qui n'est pas illuminé par le véritable esprit de culture. Il est douteux que les produits de la civilisation puissent subsister en grand nombre ; il est douteux que le hasard leur permette de subsister longtemps.

VII

Tout mouvement est engendré par l'esprit de la musique et s'effectue sous son emprise ; mais, au bout d'un certain temps, le mouvement dégénère, les effluves musicaux qui l'ont engendré commencent à lui manquer, et c'est une fin certaine qui s'annonce. Ce qui était culture devient civilisation. C'est ce qui arriva au monde antique ; c'est ce qui nous arrive.

L'esprit de la musique se conserve dans le milieu, dans l'élément auquel revient la musique, sa tâche étant accomplie, (*revertitur in terram suam, unde erat*), c'est-à-dire parmi le peuple, parmi les masses barbares. Ce ne sera pas un paradoxe de dire que ce sont ces masses barbares qui conservent la culture, bien qu'elles ne possèdent rien, sauf l'esprit de la musique, aux époques où la civilisation, désormais dépourvue d'ailes et d'harmonie, entre en lutte contre la culture. Peu importe que la civilisation dispose de tous les facteurs de progrès, tels que la science, la technique, le droit, etc. La civilisation meurt ; un mouvement nouveau est engendré, qui sort de l'éternel élément musical ; et ce mouvement se distingue par des traits nouveaux ; il ne ressemble pas au précédent.

La culture de l'avenir s'est amassée en réserve non point par les efforts dispersés qu'a accomplis la civilisation pour réparer l'irréparable, pour guérir ce qui était mort, pour reconstituer l'humanisme ; mais elle est due, cette culture, aux efforts synthétiques des révolutions, à ces rythmes souples, à ces extensions musicales, à ces pressions, flux et reflux de volonté, dont la meilleure expression se trouve chez Wagner. Toute la complexité des rythmes poétiques et musicaux (surtout vers la fin du siècle), auxquels les épigones de l'humanisme sont restés si obstinément sourds et hostiles, n'est autre chose que la préparation

musicale d'un nouveau mouvement, d'une nouvelle culture ; elle est un écho du rythme des éléments, des rythmes naturels, originels, qui constituent l'*ouverture* de l'époque maintenant commencée pour nous.

La musique s'est infiltrée par des voies connues d'elle seule ; après avoir illuminé d'un arc-en-ciel de gouttelettes les derniers humanistes (Schiller), elle a formé des vapeurs et des brumes qui se sont déversées en pluies et étalées en brouillards sur l'humanité du XIX^e siècle. (Il y a beaucoup de ces pluies et de ces brouillards chez les meilleurs lyriques de cette période). Ces pluies, ces brouillards, dans lesquels les uns s'égarèrent, les autres s'interpellaient, ont abreuvé la terre. Là-bas, sous le sol, sont nés les grondements et les roulements musicaux, les voix des éléments, les voix des masses barbares et les voix des grands artistes du siècle ; là-bas s'est élargi le nouveau torrent qui, pendant cent ans, a ruisselé sous la terre, soulevant et brisant l'écorce de la civilisation, tantôt çà, tantôt là, et qui, de nos jours, a jailli à la surface avec une puissance irrésistible, dans l'ivresse, dans l'esprit de la musique.

Cette musique, elle est un chœur sauvage, elle est un hurlement discordant pour des oreilles civilisées. Pour nombre d'entre nous, elle est presque insupportable ; et il ne sera point, certes, ridicule de dire qu'elle est mortelle pour beaucoup d'entre nous. Elle détruit des conquêtes de la civilisation qui semblaient inébranlables. Elle s'oppose aux mélodies qui nous étaient familières « du vrai, du bien et du beau ». Elle est directement hostile à ce que l'éducation et l'instruction ont implanté en nous, en cette Europe d'humanisme dégénéré, pendant le dernier siècle.

Et, cependant, nous ne pouvons plus nier ce fait : un mouvement nouveau, ennemi du monde civilisé, se propage ; la civilisation n'est plus un continent, mais un groupe d'îles qui peuvent être bientôt inondées par le torrent dévastateur ; les produits de la civilisation, les produits les plus précieux (au point de vue humanitaire), tels que la propriété individuelle, la cathédrale de Reims, le droit international, sont emportés ou menacés par le courant. Si réellement nous sommes des humanistes civilisés, nous ne nous résignerons jamais à cela ; mais si nous ne pouvons nous résigner, si nous tenons à garder ce que la civilisation considère et proclame comme des valeurs immuables, — ne risquons-nous pas de voir toute retraite coupée, d'être séparés du monde et de la culture que le torrent dévastateur porte sur sa crête écumante ?

On ne peut nier ceci, qui est essentiel : le mouvement qui se déclenche en ce moment dans le monde entier ne peut être mesuré, interprété par aucun des moyens dont disposent le vieil humanisme, la civilisation. La civilisation a fait, pendant ces dernières années, des efforts désespérés pour s'adapter au mouvement. On peut présenter comme le plus péremptoire des exemples, la manière dont elle s'est accommodée à la plus grandiose et à la plus ignominieuse des guerres que le monde ait jamais vues. Par le brutal consentement, par l'anti-musical consentement qu'elle a donné à cette guerre, la civilisation a signé son propre arrêt de mort.

Et, de nos jours, la civilisation essaie encore de s'adapter au mouvement. Les succès fort douteux et tout à fait partiels qu'obtiennent ces tentatives ne peuvent s'expliquer que par une décroissance temporaire de la musique en Europe. Mais il est trop évident qu'il serait inopportun

de se bercer, de chercher du répit dans ce que nous avons appelé le temps du calendrier. Il est clair aussi qu'une restauration de l'humanisme entraînerait un carnage plus épouvantable que tout ce qu'on a pu voir jusqu'à ce jour. Si l'Europe n'ouvre pas ses portes au nouveau mouvement, quelqu'un d'ailleurs se chargera de les ouvrir ; car la musique est toujours présente en égale quantité dans le monde.

En tout cas, l'issue de cette lutte qui a duré cent cinquante ans est implicitement décidée : la civilisation de l'ancien humanisme est vaincue ; l'esprit de la musique est vainqueur.

Dans le monde entier retentit la cloche qui annonce la défaite de l'humanisme. Le monde se purifie, se dépouille de ses vieux vêtements. L'homme se rapproche de l'élément. L'homme, par conséquent, devient plus musical.

L'homme est un animal ; l'homme est une plante, il est une fleur. En lui se révèlent certains traits de férocité, qui semblent inhumains, qui sont plutôt de l'animal ; certains traits de douceur, de délicatesse primitive qui, eux aussi, n'ont rien d'humain, mais appartiennent plutôt à la plante. Tout cela n'est que provisoire, ce sont des apparences, des masques, ce sont d'innombrables masques destinés à disparaître bientôt. Ces variations rapides indiquent un changement qui s'opère dans la race. L'homme tout entier s'est mis en mouvement, il s'est réveillé du sommeil séculaire de la civilisation. Son esprit, son âme, son corps sont livrés au tourbillon. Dans le tourbillon des révolutions spirituelles, politiques, sociales, qui ont des correspondances cosmiques, une nouvelle sélection s'opère, un homme nouveau se forme : l'homme, animal d'humanisme, animal social, animal moral, se reconstitue en artiste, pour employer le langage de Wagner.

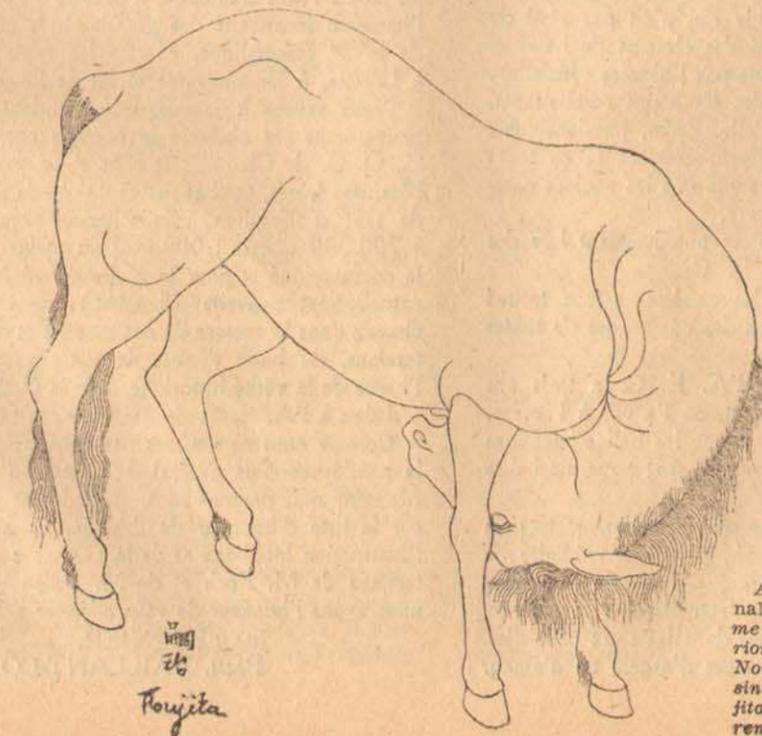
J'ai tenté de discerner dans le passé le moment où se produisit la crise de l'humanisme. J'ai reconnu les témoins et les acteurs de cette crise, — les artistes du XIX^e siècle, fidèles à l'esprit de la musique. Maintenant,

le temps me semble venu de les assortir et de les apprécier d'après ce signe : d'après le signe de leur sensibilité artistique, d'après le degré de perfection avec lequel leurs rythmes ont reflété la vie du monde. J'estime que tous autres indices, y compris celui de la nationalité, sont ou bien secondaires, ou bien sans valeur.

Je crois discerner encore, dans la lutte qui occupe le XIX^e siècle, la prédominance de la race germanique et, jusqu'à un certain point, de la race slave, tandis que les races romane et anglo-saxonne gardent le silence. Cela est naturel, puisque, chez les Anglais comme chez les Français, la mémoire musicale est relativement faible ; et c'est pourquoi, dans la grande lutte engagée contre l'humanisme, contre une civilisation sans musique, ils ont plus économisé leur sang que les Germains.

Nous autres, nous n'avons point de souvenirs historiques, mais nous avons, à un très haut degré, la mémoire de l'élément naturel. Les immenses espaces que nous occupons sont destinés à jouer encore un rôle des plus importants. Ce n'est pas à Pétrarque, ni à Hutten que nous avons donné notre attention ; mais nous avons écouté le vent qui vagabonde dans nos plaines. La musique de notre climat rigoureux a toujours vibré dans Gogol, dans Tolstoï, dans Dostoïevsky.

J'affirme, en résumé, que l'issue de la lutte est désormais décidée et que le mouvement de civilisation engendré par l'humanisme se retire devant un autre mouvement qui vient lui aussi, de l'esprit de la musique, origine de tout. Ce mouvement nouveau n'est encore qu'un torrent tumultueux qui charrie les débris de la civilisation. Mais, déjà, l'on y peut discerner le rôle nouveau de l'individu, une nouvelle race humaine. Le but de ce mouvement, ce n'est plus l'homme selon l'éthique, selon la politique, selon l'humanisme ; c'est l'*homme-artiste* ; lui seul sera capable de vivre et d'agir avidement dans l'époque récemment ouverte, en cette époque de tourbillons et de tempêtes, vers laquelle l'humanité s'est précipitée irrésistiblement.



A l'ouverture de « La Nationale », la critique a été unanime à signaler l'indéniable supériorité de la section japonaise. Nous reproduisons ici un dessin de notre collaborateur Fujita, un des exposants les plus remarquables de cette école.

LA TRAITE DES MUSES

Nos collaborateurs Paul Vaillant-Couturier et Jean Bernier viennent d'envoyer leur démission au secrétaire de l'Association des Ecrivains Combattants, dont ils faisaient partie.

Nous croyons utile et salutaire de publier dans notre rubrique de la Traite des Muses, la lettre que nos collaborateurs ont adressée à l'A. E. C., et qui éclaire d'un jour tout particulier les agissements d'une Association qui, intellectuellement et politiquement, est devenue une annexe des Services officiels de la Propagande française.

Monsieur,

C'était du meilleur cœur que nous avons adhéré, lors de sa fondation, à l'Association des Ecrivains Combattants. Nous sentions que la guerre que nous avons faite non pas dans des affectations plus ou moins privilégiées, mais dans l'horrible infanterie des premières années, nous avait donné, une fois pour toutes, une façon de sentir et de comprendre les gens qui devait rester étrangère aux masses de l'arrière, autant qu'aux innombrables demi-combattants du front. Nous aimions à fréquenter ceux qui avaient passé par là où nous avions passé. Devant l'incompréhension fatale ou le cynisme de l'arrière et des demi-combattants qui commençaient à couvrir de leurs voix « héroïques » les rescapés des charges à la baïonnette, nous sentions qu'il était nécessaire de nous unir mieux que par les liens fortuits et presque individuels de la camaraderie. De cette façon seulement serait gardée la vérité de la guerre que nous connûmes ; de cette façon seulement, les morts, nos camarades, ne seraient pas morts pour rien.

Ecrivains, destinés par conséquent à agir plus ou moins sur l'opinion publique, inquiets même de le faire (quel est l'ancien combattant véritable qui n'ait pas rêvé de clamer par la France la vérité des champs de bataille, étouffée moins par la censure que par l'histoire officielle), la fondation de l'association des Ecrivains combattants, nous apparut comme providentielle. Enfin, pensions-nous, un groupement existera qui, rigoureusement et en toute occasion, fera valoir le point de vue que les anciens combattants ont rapporté de la guerre.

Pas de politique ! avait-on dit unanimement lors des réunions constitutives de l'A. E. C.

C'est pourquoi, nous, révolutionnaires, avons trouvé tout naturel de nous réunir avec des camarades de toutes les opinions.

Maintenant, Monsieur, que l'A. E. C. a trois ans d'existence et que, par conséquent, on l'a vue à l'œuvre, nous sommes fondés à vous dire que les belles intentions qui avaient présidé à sa naissance se sont pour ainsi dire volatilisées.

Contrairement à des promesses formelles, statutaires même croyions-nous, l'A. E. C., par l'intermédiaire de ses dirigeants, a fait de la politique. Loin de rester une association moralement et intellectuellement autonome, l'A. E. C. a bien vite gouverné dans les eaux officielles. Pour jouir de misérables avantages d'argent ou d'amour

propre, en d'autres termes, pour réussir, les dirigeants de l'A. E. C. ont souillé à tout jamais la belle idée dont était issue l'association.

L'A. E. C. a d'abord coqueté avec certaines personnalités gouvernementales. Cela lui était facile. Quelques-uns de ses membres les plus influents n'ont-ils pas fait, ou ne font-ils pas partie, soit de la maison de la presse, soit, plus généralement, des services de la propagande officielle française à l'étranger ! Puis, abdiquant toute pudeur, elle a invité avant-hier, M. Léon Bérard, hier, M. Maginot à présider deux de ses banquets.

Nous vous laissons le soin, Monsieur, de qualifier la légèreté, passez-nous cet euphémisme, avec lequel les dirigeants, sans consulter leurs camarades adhérents de l'A. E. C., ont pris l'initiative qui violait si crûment la promesse : pas de politique !

Rechercher les faveurs des Ministres du Bloc National, se mettre sous leur tutelle et faire sien les idées et les opinions qu'ils professent sur la guerre et dont ils tirent leur fortune, ne serait-ce donc pas de la politique ?

Vous ferez valoir, il est vrai, pour justifier ce fait, que des avantages de tous ordres ont été consentis à l'A. E. C. grâce à l'appui de ces hauts personnages, que, notamment, nombre de Légions d'honneur de rabiot ont été distribuées à des camarades qui n'avaient pu les gagner sur les champs de bataille.

Nous serons au moins quelques-uns à penser que ce n'est pas pour ce but dérisoire que l'A. E. C. avait été fondée.

Nous, Monsieur, nous n'avons pas oublié la guerre. Nous n'avons pas renié les révoltes que les crépitements des mitrailleuses et le tonnerre des gros obus nous tiraient du corps. Nous continuons à penser, à dire et à écrire, de l'immense incapacité des grands chefs civils et militaires de la 3^e République, ce que les fantasmes se disaient à Lorette, à Bouchavesne et sur le Chemin des Dames.

Nous savons à jamais, que, pendant la guerre, nos gouvernants ont abdiqué le pouvoir entre les mains du G. Q. G. de Chantilly et nous ressouvenant des machabées, nos frères, tombés par centaines de milliers, au cours de tant d'offensives criminellement inutiles (sur nos 1.700.000 morts, 1.000.000 au moins sont morts pour le communiqué et pour la gloire de généraux incapables, actuellement couverts d'honneur), nous nous efforçons, chacun dans la mesure de nos moyens et comme nous l'entendons, de hâter l'heure de notre vengeance qui sera l'heure de la vérité historique et de la justice.

Libre à l'A. E. C. de flagorner ces gens-là.

Comme nous ne voulons pas risquer de banqueter sous la présidence d'un général de Castelnau ou d'un général Mangin, qui, pensons-nous, succèderont un de ces jours sur la liste d'honneur de l'A. E. C. aux Ministres de l'Instruction Publique et de la Guerre ; et comme le patronage de M. Foch et de M. Poincaré nous répugne, nous avons l'honneur de vous adresser notre démission.

JEAN BERNIER.

PAUL VAILLANT-COUTURIER.

LECTURES ET DÉBATS

ÊTRE SOI-MÊME...

(A Propos de *La Nuit*, de Marcel Martinet)

Par PARIJANINE

Le dernier des grands dramaturges, Ibsen, a marqué l'achèvement d'une grande période de l'histoire humaine. « Être soi-même ! » tel fut le cri du Scandinave.

Être soi-même signifiait jadis : concevoir nettement sa destinée individuelle et sociale ; travailler énergiquement et librement, selon les facultés que l'on possède, à l'exaltation de la dignité humaine ; donner des exemples dignes d'envie, sinon d'imitation ; perfectionner l'espèce.

Si le monde ne se composait que de citoyens libres et conscients, chacun accomplirait sa tâche avec un zèle qui, souvent, tiendrait lieu de génie, et le génie de chacun consisterait à faire le mieux possible ce dont il aurait la capacité. Il y aurait égalité, non de facultés, mais d'intentions. Cela suffirait pour élever l'humanité au degré, actuellement tout hypothétique, d'une surhumanité.

On se moquerait de nous (avec raison) si nous prétendions que tous les hommes naissent égaux en puissance et en valeur. On affirme parfois que telle est l'idée fondamentale du socialisme ; mais c'est une supposition gratuite qu'il faut attribuer soit à l'ignorance, soit à la sottise, soit à la malveillance : on charge le socialisme d'un mauvais argument afin de le réfuter sans peine et de le ridiculiser.

Les hommes naissent égaux en droits et en devoirs, ce qui est bien différent. Le droit essentiel de l'homme est de vivre et de se développer, sinon sans contrainte, du moins avec tous les secours que la société est en état de lui fournir ; la société est responsable du sort de l'individu puisque c'est elle qui l'invite à exister. (« Faites des enfants ! ») — Et, d'autre part, les devoirs de l'homme se confondent avec ceux de la société : il répond du sort de ses semblables.

Tout le socialisme est en cela.

Le droit de l'individu est de naître et de vivre dans les meilleures conditions possibles, et d'exercer ses facultés (immenses ou limitées) dans la mesure où elles contribuent à son bonheur personnel sans nuire à la prospérité sociale. Par réciprocité, le devoir de l'individu est de travailler (dans la mesure de ses facultés, de ses forces, de son droit au repos et au perfectionnement) à la prospérité commune.

Cette doctrine n'est pas d'un fou. Elle devrait être celle des chrétiens. Elle doit être celle des socialistes.

C'est pour ou contre ces idées que la lutte est engagée. Le socialisme est une entreprise contre l'égoïsme, contre la barbarie primitive à laquelle nous sommes encore si fortement attachés, et, quoi qu'on en pense, contre le matérialisme ; le socialisme est un combat pour l'affranchissement spirituel de l'humanité.

Tout cela a été dit. Il faut le redire, inlassablement.

Si ces idées étaient universellement admises, il y aurait un grand progrès ; si elles étaient mises en œuvre, le perfectionnement social qui en résulterait serait plus considé-

rable et plus rapide que toutes les conquêtes de la science moderne, qu'il favoriserait du reste.

Tout ce qui s'oppose par la force et la ruse à la propagation de ces idées est œuvre d'ignorance, d'égoïsme, de haine, — de barbarie.

Mais, enfin, il est entendu que la barbarie prédomine encore. « Être soi-même » est un cri de révolte contre la vieille société, précurseur des cris de révolution.

Le drame, tel que l'entendit Ibsen, est un conflit engagé entre l'individu le plus digne, le plus intrépide, et la société, ignoble et lâche, qui l'accable à coups de préjugés. Cet individu s'appelle le surhomme. Il succombe presque toujours sous la haine des sous-hommes ; il ne triomphe que dans la mort ; car la mort, en l'état actuel du monde, est une justification et un affranchissement.

Quant à la multitude humaine, elle se compose, hélas ! de spectateurs impuissants, ou indifférents, ou inconscients : elle assiste au combat, cette multitude, sans s'y mêler ; devant la scène, elle se repose des travaux du jour ; selon son caractère, le spectateur marque les coups (c'est l'homme de sport), ou se détourne (c'est l'âme délicate), ou engloutit son indignation dans le tréfonds de ses douleurs (c'est le révolté qui n'est point révolutionnaire). Cette multitude, c'est nous qui assistons au drame d'Ibsen sans former de résolution, et qui en sortons pour aller nous coucher.

« Être soi-même ! » En désespoir de cause, les plus grands artistes, les plus profonds penseurs des temps modernes ont cherché une interprétation viable de cette devise, après avoir constaté qu'elle était inapplicable à la société, inadmissible pour des barbares.

Il y a une exaltation fébrile et un sourd désespoir dans le parti-pris de Carlyle, lorsqu'il construit un temple pour le culte des héros. Ce temple nous fait songer à ces anciens panthéons où l'image du Crucifié voisinait avec la statue de Mars. Tous les dieux sont bons, puisqu'on peut, tous, les adorer. Et pourquoi pas François d'Assise à côté de Napoléon le Grand ? L'un et l'autre ont su dire non à la société. Le premier disait aussi, il est vrai : *Convertissez-vous, aimez...* L'autre pensait : *Battez-vous donc, canailles que vous êtes ! Je vous méprise...*

D'autres se sont isolés. « Être soi-même » signifiait alors : vivre seul et considérer les hommes comme des fourmis, du haut d'un Olympe (Goethe), ou d'une tour (Vigny), ou du bord d'un vaisseau (Byron), ou du fond d'un cabinet (Flaubert) ; Nietzsche atteint la suprême folie des solitudes sur les glaciers alpestres.

Mais enfin, si représentatifs que soient les héros, ce sont là des cas particuliers. Goethe est de tous le plus logique ; il ne nous fait point la leçon ; il ne nous demande pas d'être nous-mêmes ; il lui suffit que nous soyons tout le monde ; il lui suffit de donner un bel exemple qui ne peut être suivi : selon Goethe, on est Goethe ou l'on n'est à peu près rien.

La situation change pourtant lorsque les héros s'indignent de rencontrer tant de résistance, se lassent d'être seuls : Nietzsche réclame des sympathies et prétend former des disciples ; Ibsen est un prédicateur, un pasteur de révoltés ; il cherche des hommes.

Puisque les héros nous interrogent, nous serons bien obligés de leur répondre :

— Certes, vous avez eu la partie bien dure. Et nous vous admirons, et, peut-être malgré vous, malgré vos succès, malgré votre gloire, nous vous plaignons. Et nous partageons humblement vos haines, et nous, qui ne sommes qu'un troupeau et vivons loin des cimes, dans la nuit, nous allons tâcher de vous seconder, de vous imiter, de grandir, de comprendre ce que nous valons, ce que nous pouvons.

Mais entendez-vous d'abord, voyez nos difficultés. Quand on entre dans une bataille, il faut voir l'objet du combat et compter ses forces.

Notre but sera, selon vous et selon nos plus chères aspirations, de nous réaliser nous-mêmes. Puisqu'il n'y a point d'égalité naturelle, vous êtes plus forts que nous par la volonté, par le génie. Notre volonté est moindre. Avons-nous, même, une volonté ? Avons-nous un génie quelconque ?

Avons-nous une volonté, nous que l'on instruit à vouloir ce qui nous importait peu ou ce qui nuisait à notre grandeur, à notre liberté ? Nous que l'on enrégimente, que l'on habille uniformément, que l'on force à manœuvrer comme des pantins ; nous qui voulons ce que veulent nos patrons, nos diplomates, nos généraux ; nous qui voulons vendre et être vendus ; tuer et être tués ; nous qui marchons sans savoir où l'on nous mène ?

Avons-nous quelque génie ? De nos créations séculaires, anonymes, il ne nous reste aucun profit que l'on n'ait su nous ravir ; aucune gloire que l'on n'ait attribuée à des princes. En revanche, nous avons appris à mépriser l'œuvre du voisin, nous avons été poussés à la détruire... Notre génie collectif s'est, maintes fois, déshonoré.

Sommes-nous forts ? — Nous sommes la force même, et nous sommes innombrables... Mais nos forces s'entre-détruisent, et c'est ainsi que l'on nous gouverne. Il n'y a de force que dans l'union des volontés et des pensées...

Le cri du Scandinave : « *Etre soi-même* » est un cri de vaillance ; et c'est un cri de désolation dans l'isolement. Il est impossible de se réaliser, même en simple beauté, dans cette humanité qui remplit le monde de laideurs, de haines et de vanités. Cela est impossible à moins d'un renoncement, d'une limitation, d'une fuite au désert ; et cette dernière extrémité n'est pas une solution : il n'y a point de héros dans la solitude, ni dans le suicide.

Ainsi, le drame d'Ibsen, qui n'est et ne fut jamais, — n'en déplaise aux dilettanti ! — un divertissement esthétique, le drame d'Ibsen, prédication d'héroïsme, marque bien un achèvement et s'arrête devant une impossibilité : c'est une prédication sans effet, puisqu'elle propose l'exception en exemple ; c'est, comme on l'a toujours senti, une doctrine antisociale ; c'est le noble monument de l'anarchie.

**

Un drame nouveau s'impose : le drame de l'héroïsme collectif. Il ne s'agit point ici de cet héroïsme militaire qui, de deux périls, affronte le moins immédiat, qui déshonore

la volonté de vivre par le consentement à l'esclavage et à l'assassinat.

Mais il est question d'un sacrifice offert librement par l'individu, par des groupes, par des nations, pour détruire le vieux monde de bêtise et de lâcheté qui réduisit au désespoir les grandes vertus du passé. Ce vieux monde est au-dessus de nous, il est autour de nous, il est en nous. Nous sommes désunis, faibles et veules, nous qui prétendons devenir forts et indépendants. Le conflit s'engage, le drame se manifeste entre notre faiblesse et notre puissance obscure.

« Pourquoi acceptons-nous ce métier horrible, ce supplice quotidien ?

Si nous nous groupions ?... Nous n'aurions qu'à vouloir !

Cette pensée-là, elle était au fond de chacun de nous.

Mais, voilà ! nous n'osions pas regarder... »

Comme l'idée est simple ! Combien naïve doit-elle paraître aux raffinés ! Et combien puissante, combien dangereuse pourtant, puisque tout l'appareil du vieux monde n'a d'autre objet que d'anéantir cette idée !

Les ignorants, de même que les sages, sont tout disposés à croire que les grandes idées, les idées-forces de l'humanité, sont très compliquées, qu'il est malaisé de les formuler. C'est cependant autour d'idées pareillement explicites et ingénues que toutes les grandes civilisations se sont édifiées. La cité antique surgit, prospère et se développe devant l'autel de la patrie ; elle décline et se ruine dès qu'il est prouvé par l'événement que cet idéal fut trop étroit, lorsque les dieux locaux ne suffirent plus à protéger les frontières...

« Aimez-vous les uns les autres... » dit encore un vrai sage ; et des communautés se fondent ; et cette idée « naïve » est si puissante qu'elle s'impose encore aujourd'hui aux meilleurs d'entre nous.

Il n'y a pas très loin du « *Connais-toi toi-même* » de Socrate à l'« *Etre soi-même* » d'Ibsen. Quoi de plus simple que de chercher à savoir ce que l'on est, et de vouloir ce que l'on peut ? Les grandes sociétés, et les héros qui les fondent ou les honorent, s'inspirent de pensées familières et, dirait-on, trop évidemment justes.

« Si nous nous groupions ?... Nous n'aurions qu'à vouloir ! »

est donc le premier élément du drame des temps nouveaux. « Nous n'aurions qu'à vouloir ! » est un premier appel à l'héroïsme collectif.

Ce drame, l'auteur de *la Nuit*, notre ami Martinet, ne l'a pas imaginé de toutes pièces, — fort heureusement ! On n'invente pas les grands sujets. C'est assez de hardiesse que de les interpréter. C'est assez d'honneur et de joie que d'en dévoiler toute la poésie.

Ce n'est point pour desservir malignement notre ami, poète aussi fier que modeste, révolutionnaire aussi intelligent que dévoué, ce n'est pas pour diminuer son œuvre que j'en donne le commentaire, immédiatement après avoir parlé d'Ibsen. Ce rapprochement s'est imposé à mon esprit tout naturellement, parce que Martinet recueille la succession idéologique du génial dramaturge. Quels que soient les défauts de *la Nuit*, cet ouvrage est nouveau, audacieux, puissant, parce qu'il complète et agrandit une tradition d'art révolutionnaire qui va de Byron à Ibsen.

« J'ai la révolution dans le sang », disait Byron. « Dans la lutte actuellement engagée entre la philosophie

et la tyrannie, il convient de mettre de côté le fourreau. Je sais que les forces sont inégales, et pourtant le combat doit être livré et il sera avantageux à l'humanité, quelle que soit son issue pour ceux qui se sacrifient. »

Oui, mais... les forces sont encore inégales. La « philosophie » de Byron est une doctrine de liberté individuelle, anarchique. Et Byron ne sait où prendre l'ennemi : il ne connaît pas toute l'étendue de la « tyrannie ».

Dans sa lutte contre le vieux monde, contre le monde bourgeois, puisque, enfin, le mot était prononcé, Ibsen ne soupçonne aussi que la révolte, la résistance, l'affirmation de l'individu : être soi-même.

« Il faut maintenant savoir ensemble ce que nous allons faire.

Nous sommes la masse. Nous sommes ceux qui meurent.

Nous sommes ceux qui sont plus forts que tout, si nous voulons.

Et il y a maintenant, nous sentons maintenant qu'il y a dans le monde

quelque chose de grand qui vient de naître, quelque chose de formidablement grand.

Quelque chose qui peut être bon aussi pour les misérables hommes... »

Ainsi parle *la Nuit* ; ainsi parlent les hommes qui apprennent à se connaître ; qui apprendront, par de dures expériences, à vouloir ensemble...

**

Je ne ferai point à Martinet l'injure de raconter son drame. C'est si vain et si ennuyeux de « dire en trois mots ce qu'il y a dans une pièce. » On peut le faire, à la rigueur, quand il n'y a dans une pièce que la pièce. Mais, quand on y trouve tout autre chose, quand il s'agit d'une catastrophe historique et d'un aspect du monde, d'un tumulte d'âmes évoqué par une longue suite de mouvements et de paroles symboliques, on laisse au poète le privilège de retracer sa vision. On doit se contenter de suggérer, si on le peut, un état d'âme voisin de celui que suscite l'œuvre créatrice, d'en donner le pressentiment.

C'est *la Nuit* qui parle ici ; ce sont des hommes et des femmes qui se débattent dans les ténèbres originelles, dans l'épouvante du vieux monde et de la barbarie. Ces paysans et ces paysannes qui ne savent plus ce qui se passe

au dehors, dans les champs abandonnés, sous les neiges et les rafales ; qui écoutent *la guerre* en se serrant les uns contre les autres ; qui comptent les pertes et les heures ; qui n'osent presque pas pleurer ; — ces soldats qui sortent de *la guerre*, presque sans joie, démunis de presque toutes leurs anciennes puissances de joie ; et qui apprennent, comme de petits enfants, à regarder la terre qui n'éclate plus en fournaies et en fusées, qui se réhabituent à des ruines de maisons ; qui tâtent leurs corps et interrogent leurs âmes assourdies ; qui reconnaissent des compagnons ; qui devinent tout à coup des vérités très simples : nous existons... nous sommes nombreux... nous sommes forts... — tout cela, c'est *la Nuit* qui s'éclaire lentement de millions d'étoiles, ce sont des lumières spirituelles qui se dévoilent une à une, c'est une foule qui naît, un monde nouveau qui cherche à sortir du chaos ; qui apprend à être soi-même.

Et les humbles acteurs de ce drame mettent en commun leur dernier bien : la sagesse obscure, l'expérience incertaine des malheureux. Leurs mouvements sont précipités, leurs décisions inconséquentes. Seule, la vieille paysanne dans cette foule, la vieille mère, apparentée par une longue accoutumance à notre sombre mère, la terre, semble connaître les détours des ténèbres et marcher d'un pied sûr vers quoi ?... Vers la douleur, vers le tombeau, — car il n'appartient pas aux aïeules de sortir de la nuit.

La Nuit est le protagoniste du drame. C'est en elle, c'est avec elle, c'est pour elle et c'est contre elle que les hommes agissent. Le personnage falot qui symbolise les ténèbres complètes, — nuit du cœur, nuit de l'esprit, — le généralissime Bourbouze, — un peu trop bête pour son grade, à mon avis, — n'a d'autre raison d'être que de concentrer, autour de lui, d'agrèger toutes les ombres, toutes les contradictions, toutes les haines qui tendraient à se disperser, à s'évanouir même, lorsque scintillent les premiers feux...

Et cependant l'aube est proche. Il y a de pures et invincibles clartés dans l'extrême souffrance. Ce poème qui s'achève en plainte, s'achève dans la paix. Il est vrai, il est naturel, il est humain que l'espoir surgisse sur les cadavres des martyrs, que la réconciliation avec soi-même et avec la vie s'accomplisse, que l'union se fasse dans le silence du petit jour.

Telle est l'impression qui me reste de *la Nuit*. N'ai-je pas dit de ce poème qu'il était nécessaire, qu'il est beau ?



Bois gravé de PICART-LE-DOUX.

TROIS SOLDATS

Par John dos PASSOS (Traduit par Léon BAZALGETTE)

— Croyez-vous qu'on pourra renverser le gouvernement et l'armée comme ça, en un jour ?

— Qui, on ? interrompit Chrisfield.

— Mais le peuple, mon vieux, le commun des mortels comme toi et moi qui en avons assez de pivoter, qui en avons assez d'être foulés par d'autres gens comme nous, qui ont eu la chance de s'accorder avec le système.

— Savez-vous ce que je ferai quand viendra la révolution ? interrompit le bistrot avec un ferveur soudaine, se frappant d'une main la poitrine. J'irai tout droit vers une de ces bijouteries, rue Royale, je remplirai mes poches et je reviendrai chez moi avec des diamants plein les mains.

— A quoi ça vous servira ?

— A quoi ? Je les enterrerai là-bas, derrière, dans la cour, et j'attendrai. A la fin, ils me serviront. Savez-vous ce que ça signifie, votre révolution ? Encore un système ! Quand il y a un système, il y a toujours des hommes qu'on peut acheter avec des diamants. C'est ça le monde.

— Mais ils ne vaudront plus rien. C'est le travail seul qui vaudra quelque chose.

— Nous verrons ça, dit le bistrot.

— Te figures-tu que ça puisse arriver, mon vieux, qu'il y ait une révolution, et qu'il n'y ait plus d'armées et que nous puissions aller et venir comme si on était des civils ? Je ne me figure pas ça. Des types comme nous, on n'a pas le pouvoir de tenir tête au système, Andrews.

— On a déjà démolé bien des systèmes ; ça arrivera encore.

— On se bat en ce moment contre la Garde Républicaine devant la gare de l'Est, dit le bistrot d'une voix blanche. Qu'est-ce que vous prenez ? Mieux vaut que vous restiez ici dans le fond. On ne sait jamais ce que la police peut nous demander.

— Donnez-nous deux bouteilles de vin blanc, patron, dit Chrisfield.

— Quand allez-vous payer ?

— Tout de suite. Ce poteau-là m'a donné cinquante francs.

— Vous êtes riche, vous ? dit le bistrot d'une voix sans amitié, en se tournant vers Andrews. Ça ne vous durera pas longtemps de ce train-là. Attendez un peu.

Il se dirigea vers le comptoir, en fermant la porte avec soin derrière lui. Tout à coup le tintement de la sonnette fut suivi d'un bruit de voix hautes et de piétinement dans le café. Sur la pointe du pied, Andrews et Chrisfield se réfugièrent dans le corridor sombre où ils se tinrent un long moment, dans l'attente, à respirer l'air infect au relent de plâtras humide et de vin aigre qui leur prenait aux narines. Enfin le bistrot revint avec trois bouteilles de blanc.

— Eh ben, vous avez raison, dit-il à Andrews. On élève des barricades sur le boulevard Magenta.

Dans l'escalier ils rencontrèrent une femme qui balayait. Sa tignasse en désordre était mal retenue par une fanchon bleue attachée sous le menton. Elle avait le visage charnu d'un joli teint. Chrisfield l'empoigna au passage pour l'embrasser.

— Tous, on l'appelle la femme à gueule de chien, dit-il à Andrews en manière d'explication. C'est elle qui fait notre ouvrage. On s'est cogné avec Slippery hier, à cause d'elle... Pas vrai, Slippery ?

En entrant dans la chambre à la suite de Chrisfield, Andrews aperçut un homme qui fumait, assis sur le rebord de la fenêtre. Il était vêtu comme un sous-lieutenant, ses guêtres étonnamment astiquées, et il se servait d'un long fume-cigarette d'ambre. Il avait des ongles roses entretenus méticuleusement.

— C'est Slippery, Andrews, dit Chrisfield. Ce loustic-là est un vieux poteau à moi. On a été camarades de lit un sacré temps, pas vrai, Andrews ?

— Je te crois.

— Alors vous avez quitté l'uniforme, hein ? Rude bêtise, dit Slippery. Et si l'on vous pince ?

— N'importe comment, c'est jeté à présent. Je n'ai pas l'intention de me faire pincer, dit Andrews.

— On a à boire, dit Chrisfield.

Slippery avait sorti des dés de sa poche et les jetait sur le plancher d'un air songeur, entre ses pieds, faisant claquer les doigts à chaque coup de dés.

— Je te joue une de ces bouteilles, Chrisfield, dit-il.

Andrews s'approcha du lit. Al se retourna mal à son aise, le visage rouge et la bouche contractée.

— Tiens, dit-il. Quoi de neuf ?

— On dit qu'il y a des barricades qui s'élèvent près de la gare de l'Est. C'est peut-être sérieux.

— Tudieu ! je l'espère. Sangdieu, je voudrais qu'on fasse ici tout ce qu'ils ont fait en Russie ; alors nous serions libres. Nous ne pourrions pas de quelque temps retourner aux Etats-Unis, mais il n'y aurait pas de gendarmes pour nous donner la chasse comme si nous étions des criminels... Je vais me tenir assis un petit moment pour causer.

Pendant un instant Al ricana nerveusement.

— Tu ne veux pas une larme de vin ? demanda Andrews.

— Pour sûr, ça me remontera peut-être un brin ; merci.

Il but à la bouteille goulûment en en répandant un peu sur le menton.

— Dis donc, Al, ta blessure à la tête, c'est sérieux ?

— Non, une écorchure tout simplement, la peau enlevée ; ça ressemble à un bifteck, je m'imagine... Tu as été à Strasbourg ?

— Non.

— Mon vieux, la chic ville. Et les femmes dans ce costume... Je n'te dis qu'ça !

— Dis donc, tu es de San-Francisco, hein ?

— Mais oui.

— Oh ! je me demande si tu as connu un type que j'ai connu au camp d'instruction, un garçon nommé Fuseli qui était de Frisco.

— Si je l'ai connu ! Mais, vieux, c'est mon meilleur ami... Tu sais où il est, à présent, hein ?

— Je l'ai vu à Paris il y a deux mois.

— Ah ! sacré nom d'une pipe... Sangdieu, voilà qui est chouette ! » Al avait la voix entrecoupée d'émotion.

« Alors tu as connu Dan au camp d'instruction ? Sa dernière lettre date d'environ un an. Dan venait de passer caporal. C'est un garçon d'une fichue intelligence, ce sacré Dan, et avec ça, qui veut arriver, un de ces loustics qui réussissent toujours... Bondieu, ça me déplairait de le voir comme je suis là. A Frisco, tu sais, on se voyait comme cul et chemise et il me disait toujours qu'il réussirait avant moi. Il avait foutrement raison, tu vois. Il prétendait que j'avais le cœur trop sensible, question de femmes... Est-ce que tu l'as bien connu ?

— Oui, je me rappelle même qu'il me parlait d'un type qu'il avait connu qui s'appelait Al... Il me racontait comment vous deux vous descendiez au port pour regarder les grands paquebots arriver le soir, tout flam-bants de lumière, par la Porte d'Or. Et il vous disait qu'il irait en Europe sur un bateau comme ceux-là, quand il aurait fait sa pelote.

— C'est pourquoi Strasbourg m'a fait penser à lui, interrompit Al, terriblement ému. Parce que c'était si pittoresque... Mais, ma parole, j'ai fait tous mes efforts pour réussir dans cette armée. J'ai fait tout ce qu'un type peut faire. Et tout ce que j'ai pu, ça a été d'attraper un filon au bureau du régiment... Mais Dan, lui, parbleu, il doit être officier à l'heure qu'il est.

— Non, pas ça, dit Andrews. Voyons, tu devrais rester tranquille, avec ta main dans cet état.

— Ma main, que le diable l'emporte. Ah ! elle guérira parfaitement si je n'y pense plus. C'est mon pied qui a glissé, vois-tu, au moment où le wagon sur lequel je grimpais changeait de voie, et... je dois m'estimer heureux, il me semble, de n'avoir pas été tué. Mais quand je pense que si je ne m'étais pas toqué de cette femme, je serais peut-être chez moi en ce moment...

— Le bistrot dit qu'on élève des barricades sur le boulevard Magenta.

— Ça devient sérieux, fils !

— Sérieuse blague », s'écria Slippery ; lui et Chrisfield étaient penchés à suivre leurs dés sur le carrelage devant la fenêtre. « Un tank et quelques bougres de Sénégalais vont faire détalier si vite vos foutus socialistes qu'ils ne s'arrêteront qu'à Dijon... Des loustics comme vous devaient avoir plus de bon sens. » Slippery se mit debout et s'approcha du lit, en secouant les dés dans sa main. « Une poignée de socialistes payés par les Boches, il faut plus que ça pour enfoncer l'armée. Si on pouvait l'enfoncer croyez-vous que les gens ne l'auraient pas fait il y a beau jour ?

— Tais-toi un instant. J'ai cru entendre quelque chose, dit tout à coup Chrisfield, allant à la fenêtre.

Ils retinrent leur souffle. Le lit craqua sous le poids d'Al qui remuait dans son malaise.

— Non, c'était rien ; j'avais cru entendre des gens chanter.

— L'Internationale, s'écria Al.

— Tais-toi, jeta Chrisfield à voix basse d'un ton bourru.

Au travers du silence de la chambre on entendit des pas dans l'escalier.

— Ça va, ce n'est que Smiddy, dit Slippery, qui se remit à jeter les dés sur le carrelage.

La porte s'ouvrit lentement, donnant passage à un type de grande taille, aux épaules voûtées, visage allongé et longues dents.

— Qui c'est, la guernouille ? (1) demanda-t-il l'air troublé, la main sur le bouton de la porte.

— C'est rien, Smiddy ; c'est pas une grenouille ; c'est un loustic que connaît Chrisfield. Il a quitté son uniforme.

— Salut, mon pote, dit Smiddy, en serrant la main à Andrews. Parole, vous avez l'air d'une guernouille.

— Ça vaut mieux.

— Ça va coûter gros, dit Smiddy tout essouffé. Vous savez Gus Evans, et le petit type à cheveux noirs qui se promène avec lui ? Eh bien, ils se sont fait ramasser. Je me suis trouvé moi-même avec des gendarmes place de la Bastille. Et un type avec lequel j'ai causé sous le pont où j'ai couché la nuit dernière m'a dit qu'un type lui avait dit qu'on allait râfler tous les portés manquants qui se trouvent à Paris, quand bien même il faudrait tout fouiller maison par maison.

— S'ils viennent ici ils trouveront quelque chose à quoi ils ne s'attendent pas, murmura Chrisfield.

— Je file pour Nice ; ça commence à sentir mauvais par ici, dit Slippery. J'ai là dans ma poche des ordres de transport.

— Où les avez-vous eus ?

— Simple comme bonjour, dit Slippery, avec affectation, en allumant une cigarette et envoyant une bouffée de fumée au plafond. J'ai rencontré un loustic, un sous-lieutenant, au Knickerbocker Bar. On s'est soûlé ensemble, et on a fait la ribouldingue avec deux femmes de ma connaissance. Le matin je me suis levé tôt, frais et dispos, et voilà comment j'ai à présent cinq mille francs, un titre de permission et un étui à cigarettes en argent ; et il y a un lieutenant J. B. Franklin qui se promène en répétant qu'il a été entôlé par une putain de Paris, ou, c'est plus probable, qui n'en souffle pas mot. C'est ça mon truc.

— Mais, sacré nom de nom, je me demande comment tu peux aller avec un type et boire avec lui, pour le voler ensuite, s'écria du lit Al.

— Pas plus extraordinaire que de nettoyer un loustic au zanzi.

— Oui ?

— Et suppose que le type ait su que j'étais tout bonnement un fichu simple soldat. Tu crois qu'il ne m'aurait pas remis aux gendarmes en un tour de main ?

— Non, je ne crois pas ça, dit Al. Ils sont comme toi et moi, avec une peur bleue de se mettre en défaut, mais ils ne tombent pas sur un type à moins d'y être obligés.

— C'est une foutue menterie, s'écria Chrisfield. Ils aiment vous écraser. Un biffin, c'est moins qu'un chien pour eux. Je tirerais sur n'importe lequel d'entre eux comme je tirerais sur un nègre.

(1) C'est-à-dire le Français, comme l'Anglais, chez vous, était le *rosbif*.

Andrews observait Chrisfield, dont le visage s'était empourpré soudain. Il se tut brusquement. Son regard rencontra celui d'Andrews dans un éclair de crainte.

— Des officiers, il y en a de toutes les sortes, comme de nous, insistait Al.

— Mais fichus idiots que vous êtes, cessez de discuter, s'écria Smiddy. Que diable allons-nous faire ? On n'est plus en sûreté ici, voilà mon opinion.

Ils se turent. A la fin Chrisfield dit :

— Qu'est-ce que tu vas faire, Andrews ?

— Je n'en sais trop rien. Je pense que je vais aller à Saint-Germain voir un gars que je connais qui travaille dans une ferme, pour voir si on peut s'y fier à chercher de l'ouvrage là-bas. Je ne veux pas rester à Paris. Et puis il y a là-bas une femme que je veux aller voir. Il faut que je la voie.

Andrews se tut brusquement et se mit à arpenter le bout de la pièce.

— Vous ferez bien d'être rudement prudent ; si on vous prend, vous serez probablement fusillé.

Andrews haussa les épaules.

— Ah ! j'aimerais mieux être fusillé que d'aller passer vingt ans à Leavenworth, tudieu, oui ! s'écria Al.

— Comment faites-vous ici pour manger, les gars ? demanda Slippery.

— On achète à bouffer et c'est la femme à gueule de chien qui nous fait la cuistance.

— Vous avez quelque chose pour ce midi ?

— Je vais aller voir si je trouve quelque chose, dit Andrews. C'est plus sûr pour moi que pour vous, de sortir.

— Tiens, voilà vingt francs, dit Slippery passant un billet à Andrews d'un beau geste.

Chrisfield accompagna Andrews jusqu'au bas de l'escalier. Arrivés en bas, au couloir, il posa la main sur l'épaule d'Andrews et lui dit à voix basse :

— Dis-moi, mon vieux, penses-tu que c'est sérieux, cette révolution ? J'ai jamais cru qu'on pourrait tenir tête au système de cette manière-là.

— Ils l'ont fait en Russie.

— Alors on serait libre, on serait des civils, comme on était tous avant qu'on nous prenne. Mais ce n'est pas possible, vieux, ce n'est pas possible.

— Nous verrons, dit Andrews en ouvrant la porte qui donnait dans le café.

Très ému il s'approcha du bistrot, assis derrière la rangée de bouteilles sur le comptoir.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

— Où ça ?

— Mais à la gare de l'Est, où on élevait des barricades ?

— Des barricades ! s'exclama un jeune homme à ceinture rouge qui consommait à une table. Oui, on a arraché quelques-unes des grilles autour des arbres, si vous appelez ça des barricades. Mais c'est des frousards. Chaque fois que les flics chargent, y détalent. C'est des sales lâcheurs.

— Croyez-vous qu'il va se passer quelque chose ?

— Qu'est-ce qui peut se passer, quand vous avez affaire à une bande de sales lâcheurs ?

— Qu'en pensez-vous ? dit Andrews s'adressant au bistrot.

Le bistrot secoua la tête sans répondre. Andrews sortit.

A son retour, il trouva Al et Chrisfield seuls dans la chambre Chrisfield allait et venait en se mordant les ongles. Sur le mur en face la fenêtre il y avait un carré de soleil reflété par le mur opposé de la cour.

— Pour l'amour de Dieu, fous le camp, mon vieux. Je n'ai besoin de rien, disait Al, d'une voix faible, gémissante, le visage tordu de douleur.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Andrews, en déposant un gros paquet.

— Slippery a aperçu un gendarme qui examinait les alentours en face du caboulot.

— Sacré nom !

— Ils ont foutu le camp... L'embêtant, c'est Al qui est au lit... Ma parole, je vais rester avec toi, Al.

— Non. Si tu connais un endroit où aller, fous le camp, Chrisfield. Je vais rester ici avec Al et parler français aux gendarmes s'ils viennent. N'importe comment, on les aura.

Andrews se sentait tout à coup amusé et joyeux.

— Je te le promets, Andrews, je resterais si c'était pas ce que le sergent sait, dit Chrisfield d'une voix saccadée.

— File, mon vieux, il n'y a peut-être pas de temps à perdre.

— Au revoir, vieux, dit Chrisfield en se glissant par la porte.

— C'est drôle, Al, dit Andrews en s'avancant sur le bord du lit et développant son paquet de mangeaille, je n'ai plus peur le moins du monde. Je crois que je suis débarrassé de l'armée, Al... Comment va ta main ?

— J'en sais rien. Ah ! je voudrais être dans mon vieux pajot à Coblenz. Je n'étais pas fait pour tenir tête au monde de cette façon-là... Si ce vieux Dan était avec nous... Drôle que tu connaisses Dan... Il aurait un million d'idées pour nous tirer de ce pétrin. Mais j'suis content qu'il n'est pas ici. Y m'engueulerait tellement parce que je n'ai pas réussi. C'est un moineau d'une sacrée ambition, ce Dan, oui-dà.

— Mais ce n'est pas dans une chose comme ça qu'un homme peut réussir, Al, dit Andrews lentement.

Ils se turent. On n'entendait rien dans la cour, rien que les pas d'une patrouille de cavalerie qui sonnaient très au loin sur les pavés. Le ciel s'était couvert et il faisait très sombre dans la chambre. Le plâtre moisi qui se détachait des murs avait des traînées vertes. Le jour qui venait de la cour avait une teinte verdâtre qui donnait à leurs visages un air pâle et mort, comme le visage d'hommes qui sont restés longtemps enfermés entre les murs d'une prison.

— Et Fuselli avait une connaissance qui s'appelait Mabie, dit Andrews.

— Oh ! elle a épousé un loustic de la Réserve navale. Une noce épatante, dit Al.

La Propriété base de la Famille

Par Udana RHISIS
(Troisième étude)

III

LES LOIS DU DIEU BRAHMA

Les documents les plus reculés que nous possédions sur l'Inde sont les hymnes religieux des anciens Aryas.

Ces hymnes, les Védas, transmis de génération à génération, nous ont été conservés intacts.

Ils nous montrent les Aryas, parvenus au stade patriarcal et vivant répartis en familles indépendantes.

Chaque père de famille, à la fois propriétaire des personnes et des biens, grand juge et prêtre suprême, était le maître absolu de sa communauté.

Pour obtenir les faveurs divines, il célébrait, tour à tour, selon les rites prescrits, Vâyus, l'Air, Varunâ, l'Eau, Nicâ, la Nuit, Agni, le Feu, Indra, le roi du Ciel.

Il versait, sur le feu sacré du foyer domestique, la liqueur du sacrifice, le sôma, extrait de la plante consacrée à la lune.

Puis, les dieux satisfaits, il devait pourvoir au bonheur de ses ancêtres décédés.

Pour cela, il leur portait, régulièrement, ses offrandes et il donnait, en leur honneur, aux temps prescrits, des repas funèbres.

Les mânes des aïeux prenaient part à ces repas.

Elles mangeaient et buvaient avec les vivants.

En retour, elles accordaient leur protection au foyer où elles avaient vécu.

Mais, les mânes négligées sortaient de leur ancienne demeure.

Elles devenaient errantes et malheureuses.

Et elles tourmentaient les vivants parce qu'ils n'avaient pas voulu assurer leur repos dans le royaume des morts.

Aussi le culte des ancêtres faisait-il l'objet de soins attentifs.

De telles pratiques religieuses portèrent leurs fruits.

Les Aryas, intimes avec les dieux, protégés par leurs ancêtres, devinrent riches et puissants.

Ils se réunirent en tribus. Puis, du versant des montagnes et des hautes vallées, ils descendirent dans la plaine du Gange.

Grâce à l'appui d'Indra, le foudroyant, ils s'installèrent, victorieux, dans ces riches contrées où le soleil, presque sans travail, fait mûrir les moissons.

A cette époque, les Aryas vivaient, probablement, groupés en républiques fédératives de familles.

Toutefois, aucun document précis ne nous permet de l'affirmer.



Dessin de Medgyès

Les premiers monuments littéraires connus qui succèdent aux Védas, après un nombre d'années sans doute considérable, nous représentent l'Inde organisée en monarchies absolues et théocratiques.

Les chefs de famille les plus versés dans les sciences sacrées formaient alors un collège de pontifes, les brahmanes, qui avaient organisé, à côté et au-dessus du culte domestique, un culte public.

La religion védique s'était transformée et avait donné naissance au brahmanisme.

Les brahmanes, détenteurs de la vérité, apprirent aux hommes qu'au-dessus de tous les dieux des Védas, un Dieu unique, essence du monde, régit l'univers, sous le nom de Brahmâ.

Brahmâ, c'est le principe suprême qui anime les dieux, les hommes, les animaux, les végétaux.

Tous les êtres sont issus de lui et tous cherchent à rentrer dans son sein.

Or, Brahmâ décida de faire connaître aux hommes les règles de conduite qu'ils devraient désormais observer pour être admis à l'union divine.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain Maître devint moitié mâle et moitié femelle, et, en s'unissant à cette partie femelle, il engendra Virâdj. » (1)

Virâdj, par la pratique rigoureuse d'une dévotion austère, produisit, de lui-même, le sage Manou.

C'est ce dernier sage qui fut choisi par Brahmâ pour répandre la loi.

(1) Lois de Manou. I. 32. (Traduction Loiseleur-Deslongchamps-Garnier, édit.).

Ainsi, l'origine divine du livre sacré n'est pas douteuse.

Elle est, au surplus, affirmée par Manou.

Interviewé par les Maharchis (saints personnages d'un ordre supérieur), il leur fit, en effet, la déclaration suivante :

« Brahma, après avoir composé ce livre de la loi, lui-même dès le principe, me le fit apprendre par cœur et moi j'instruisis Maritchi et les autres sages ». (2).

Le Manava-Dharma-Sâtra (livre de la loi de Manou) est donc un livre précieux. Par lui, l'Âme de tous les êtres a fait connaître sa pensée.

Nous allons essayer d'en dégager les règles que l'individu devait observer, dans ses rapports de famille, s'il voulait atteindre à la béatitude absolue.

« Pour la propagation de la race humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, l'Être Suprême produisit le Brâhmane, le Kchatriya, le Vaisya et la Sôudra ». (3).

Ce sont les quatre castes entre lesquelles se trouvaient et se trouvent encore répartis les Hindous, selon leur origine.

Les Brâhmanes constituaient la caste supérieure, la caste sacerdotale :

« Le Brâhmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre ; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor des lois civiles et religieuses ». (4).

Les Kchatriyas formaient la classe des guerriers, des nobles. C'est, généralement, parmi eux qu'était choisi le roi.

Les Vaisyas étaient les commerçants, les agriculteurs, etc...

Enfin, les Sôudras étaient les deshérités de la société.

« Le Souverain Maître n'assigna au Sôudra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes, sans déprécier leur mérite. » (5).

Il est probable que cette division, particulièrement injuste, provenait d'un droit de conquête originel.

Les Brâhmanes et les Kchatriyas, pontifes et guerriers étaient, sans doute, les descendants des Aryas devenus, par la victoire, maîtres du pays.

Quant aux individus appartenant aux classes inférieures, ils devaient être les représentants des peuplades soumises dont la loi fixait, définitivement, le sort malheureux. (6).

L'un des principaux soucis du Dieu hindou, ce fut d'organiser la procréation.

Comme son collègue hébreu, il voulut faire, de la famille, une véritable usine à enfants.

Il fit savoir que, conformément d'ailleurs à la religion des Védas, les hommes ne pourraient prétendre au séjour céleste qu'autant qu'ils laisseraient, après eux, des enfants mâles capables d'accomplir le service funèbre.

Pour cela, il créa une prime divine à la reproduction.

« Par un fils, un homme gagne les mondes célestes ; par le fils d'un fils, il obtient l'immortalité ; par le fils de ce petit-fils, il s'élève au séjour du soleil ». (7).

L'homme privé de descendance mâle était terriblement puni après sa mort.

Son âme errante descendait au séjour infernal appelé Pout. (8).

On comprendra, dans ces conditions, que les Hindous ne tenaient pas le moins du monde à mourir, avant de s'être assuré une descendance mâle aussi nombreuse que possible.

Mais, pour avoir beaucoup d'enfants, une seule femme était insuffisante.

La polygamie s'imposait.

Antérieurement à Manou, la propriété des femmes s'acquerrait par l'achat.

Les femmes ainsi achetées, dans l'intérêt religieux de la famille, faisaient partie des biens communs.

Elles appartenaient, indivisément, à tous les hommes (aïeux, pères et fils).

Manou abolit la vente des femmes.

Il organisa huit espèces de mariages, selon les castes.

Les mariages contractés par les individus appartenant aux castes supérieures étaient seuls célébrés religieusement.

Dans tous les cas, la femme n'appartenait plus en commun à la famille mais, seulement, à son époux. Elle était sa propriété personnelle.

On avait, naturellement, le plus grand intérêt à choisir une femme apte à la reproduction.

Dans ce but, la loi donnait de sages conseils :

« Un homme doit éviter, en s'unissant à une épouse, de la choisir dans les familles suivantes, lors même qu'elles seraient très considérables et très riches en vaches, chèvres, brebis, biens et grains ; savoir : la famille dans laquelle on néglige les sacrements, celle qui ne produit pas d'enfants mâles, celle dont les individus ont le corps couvert de longs poils ou sont affligés de phthisie, de dyspepsie, d'épilepsie, de lèpre blanche, d'éléphantiasis... Qu'il épouse une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant, dont le corps soit revêtu d'un léger duvet, dont les cheveux soient fins, les dents petites et les membres d'une douceur charmante. » (9).

Le principal devoir de la femme, c'était de faire des enfants :

« Mettre au jour des enfants, les élever lorsqu'ils sont venus au monde, s'occuper chaque jour des soins domestiques : tels sont les devoirs de la femme. » (10).

Quand une femme manquait à ce devoir et restait stérile, son mari devait la répudier pour en prendre une autre.

Dans le cas où la stérilité de la femme provenait du mari, celui-ci pouvait céder, momentanément, ses droits conjugaux à l'un de ses parents.

Il n'y avait pas alors adultère, puisque le propriétaire de la femme donnait son autorisation.

C'était, simplement, un acte de bonne administration destiné à faire fructifier une propriété qui, autrement, serait restée improductive.

« Lorsqu'on n'a pas d'enfants, la progéniture que l'on désire peut être obtenue par l'union de l'épouse, convenablement autorisée, avec un frère ou un autre parent. — Arrosé de beurre liquide et gardant le silence, que le parent chargé de cet office, en s'approchant, pendant la

nuite, d'une veuve ou d'une femme sans enfants, engendre un fils, mais jamais un second. » (11).

Cette coutume, comme on le voit, était une sorte de léviration renforcée. Elle avait, en tous cas, les mêmes buts : assurer une descendance mâle à l'homme incapable de se la procurer par ses propres moyens et empêcher, ainsi, les biens de sortir de la famille.

La loi hindoue, quoique moins sévère à ce sujet que la loi hébraïque, interdisait cependant aussi les unions contre nature par lesquelles les individus, révoltés contre le devoir de reproduction, satisfont leurs instincts sensuels, sans aucun profit social.

La peine infligée aux coupables était, d'ailleurs, anodine. Elle avait simplement pour but de les faire méditer sur le caractère répugnant de leur action. Pour cela, on les obligeait à se nourrir d'immondices pendant un jour et à jeûner ensuite une autre journée. (11 bis).

Le droit de propriété du mari sur ses femmes était très sévèrement sanctionné par Brahma, après la mort.

« Une femme infidèle à son mari est en butte à l'ignominie ici-bas ; après sa mort, elle renaît dans le ventre d'un chacal, ou bien elle est affligée d'éléphantiasis et de consommation pulmonaire. » (12).

Ces menaces terribles mais lointaines n'auraient retenu que bien peu d'épouses dans le fameux sentier de la vertu si l'Être suprême qui connaît tout, même « le cœur » d'une femme, n'avait organisé, en outre, un système de pénalités immédiates et pratiques.

Il y avait d'abord la méthode préventive. Il était recommandé aux hommes, de surveiller, jalousement, les femmes dont ils avaient la propriété.

« Jour et nuit, les femmes doivent être tenues dans un état de dépendance par leurs protecteurs, et même, lorsqu'elles ont trop de penchant pour les plaisirs innocents et légitimes, elles doivent faire l'objet d'une surveillance particulièrement sévère. » (13).

Mais cela ne suffisait pas...

« Car les soins défiants, les verrous et les grilles ne font pas la vertu des femmes, ni des filles. C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir... »

Je ne crois pas que Molière ait connu les lois de Manou. Et pourtant, son bourgeois Ariste, en abusant, comme il convient de la terminologie morale moderne (vertu, honneur, devoir...) traduit, presque exactement le texte sacré :

« Renfermées dans leur demeure, sous la garde d'hommes fidèles et dévoués, les femmes ne sont pas en sûreté ; celles-là seulement sont bien en sûreté qui se gardent elles-mêmes de leur propre volonté. » (14).

Vis-à-vis des femmes déshonnêtes, il convenait d'employer la méthode répressive.

Le châtement devait être en proportion de la perversité de ces « créatures » qui était inimaginable.

« De telles femmes n'examinent pas la beauté, elles ne s'arrêtent pas à l'âge ; que leur amant soit beau ou laid, peu importe ; c'est un homme, et elles en jouissent. » (15).

Or, tout adultère était un crime social car il visait à détruire l'institution sacrée de la famille et, par conséquent aussi, celle de la propriété.

(11) Lois de Manou, IX, 59, 60, 164.

(11 bis) id. XI, 173 ; (12) id.

(13) id. IX, 2, 5 ; (14) id. IX, 12 ; (15) id. IX, 14.

La collectivité avait donc le plus grand intérêt à rechercher les criminels.

Si la femme était trop adroite pour être prise en flagrant délit, certains témoins, cependant, pouvaient recueillir des indices significatifs.

Quand ces indices étaient jugés suffisants, on déclarait l'épouse adultère, ainsi que son complice.

La loi se montrait très large à ce sujet :

« Être aux petits soins auprès d'une femme, lui envoyer des fleurs et des parfums, folâtrer avec elle, toucher sa parure ou ses vêtements et s'asseoir avec elle sur le même lit, sont considérés par les sages comme les preuves d'un amour adultère. — Toucher le sein d'une femme mariée, ou d'autres parties de son corps d'une manière indécente, se laisser toucher ainsi par elle, sont des actions résultantes de l'adultère avec consentement mutuel. » (16).

Voilà les preuves du crime.

La répression était graduée selon les castes auxquelles appartenaient la femme et son complice.

Elle était parfois terrible.

« Si une femme fière de sa famille et de ses qualités est infidèle à son époux, que le roi la fasse dévorer par des chiens dans une place très fréquentée. — Qu'il condamne l'adultère, son complice, à être brûlé sur un lit de fer chauffé à rouge, et que les exécuteurs alimentent sans cesse le feu avec du bois, jusqu'à ce que le pervers soit brûlé. » (17).

D'autres adultères, plus favorisés, étaient punis d'une amende.

Quant au Brâhmane, coupable de ce crime, il s'en tirait avec une simple tonsure ignominieuse.

Si un Sôudra se permettait de déshonorer une femme appartenant à l'une des trois premières classes, il était « privé du membre coupable et de tout son avoir, si elle n'était pas gardée : sinon, il perdait tout, ses biens et l'existence. » (18).

Cette dernière prescription fait ressortir nettement l'assimilation de la femme aux richesses dans les sociétés antiques. Le législateur faisait alors la distinction entre la femme gardée et la femme non gardée comme le législateur actuel fait une distinction entre les propriétés closes et celles qui ne le sont pas.

La femme ayant toujours besoin d'être gardée ne devait jamais être libre :

« Pendant son enfance, une femme doit dépendre de son père ; pendant sa jeunesse, elle dépend de son mari ; son mari étant mort, de ses fils ; si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari ou à leur défaut de ceux de son père ; si elle n'a pas de parents paternels, du souverain, une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise. » (19).

Quel que fut le maître auquel elle était confiée, elle devait le respecter, l'honorer et le servir avec zèle :

« Elle doit être toujours de bonne humeur, conduire avec adresse les affaires de la maison, prendre grand soin des ustensiles du ménage et n'avoir pas la main trop large dans sa dépense. » (20).

Nos bourgeois modernes demandent-ils à leurs bourgeois d'autres qualités ?

(16) id. VIII, 357, 358 ; (17) id. VIII, 371, 372 ; (18) VIII, 374.

(19) id. V, 148 ; (20) id. V, 150.

(2) id. I, 58 ; (3) id. I, 31 ; (4) id. I, 99 ; (5) id. I, 91.

(6) Lire à ce sujet : Les Castes dans l'Inde, par E. Sénart (Librairie Orientaliste, Paris).

(7) Lois de Manou, IX, 137.

(8) id. IX, 138.

(9) id. III, 6, 7, 19 ; (10) id. IX, 27.

En revanche, il était recommandé aux divers maîtres de bien traiter les femmes qui leur étaient confiées.

« Les femmes mariées doivent être comblées d'égards et de présents par leurs pères, leurs frères, leurs maris, et les frères de leurs maris, lorsque ceux-ci désirent une grande prospérité. » (21).

Le mari, propriétaire des femmes, était, en général, propriétaire des enfants qu'elles produisaient.

Cela était juste.

Le droit hindou, avec beaucoup de subtilité, faisait remarquer qu'il devait, logiquement, en être ainsi :

« La femme est considérée par la loi comme le champ et l'homme comme la semence : c'est par la coopération du champ et de la semence qu'a lieu la naissance de tous les êtres animés. En conséquence, l'homme de bon sens, bien élevé, versé dans les Védas et les Angas, et qui désire une longue existence, ne doit jamais répandre sa semence dans le champ d'un autre. Ceux qui ne possèdent point de champ mais qui ont des semences et vont les répandre sur la terre d'autrui ne retirent aucun profit du grain qui vient à pousser... Si un taureau engendre cent veaux en s'accouplant avec les vaches des autres, ces veaux appartiennent au propriétaire des vaches, et le taureau a inutilement répandu sa semence. Ainsi ceux qui, n'ayant pas de champ, jettent leur semence dans le champ d'autrui, travaillent pour le propriétaire... Donc... si un enfant vient au monde dans la demeure de quelqu'un, sans qu'on sache quel est son père, cet enfant... appartient au mari de la femme qui l'a mis au monde. » (22).

Dans un cas, cependant, les enfants n'appartenaient pas au mari. C'était lorsque celui-ci avait emprunté de l'argent pour s'acheter une femme supplémentaire. Il était juste, alors, que la propriété des enfants revint au capitaliste qui avait engagé son argent dans l'opération.

« Celui qui a une femme et qui, après avoir demandé de l'argent à quelqu'un, en épouse une autre, ne retire d'autre avantage que le plaisir sensuel ; les enfants appartiennent à celui qui a donné l'argent. » (23).

Quand un homme n'avait que des filles, il pouvait charger l'une d'elles de lui procurer le fils indispensable pour lui ouvrir le séjour céleste.

Il devait, dans ce cas, prononcer la formule suivante :

« Que l'enfant mâle qu'elle mettra au monde devienne le mien et accomplisse en mon honneur la cérémonie funèbre. » (24).

Le premier garçon mis au monde par la fille, dans de telles conditions, devenait apte à offrir le gâteau funèbre aux mânes de son grand-père.

L'homme, sans enfants mâles, pouvait, enfin, en acquérir un par l'adoption. Il était seulement tenu, dans ce cas, de choisir son fils adoptif parmi les membres de sa caste. L'enfant adopté pouvait avoir été donné par sa famille naturelle ou avoir été vendu par elle. Il pouvait avoir été choisi parmi des enfants abandonnés. Il pouvait s'être donné lui-même.

De toutes façons, il était réputé fils et apte à accomplir le service funèbre en l'honneur de son père adoptif.

Les enfants étaient assimilés, par la loi, aux femmes et aux esclaves :

« Une épouse, un fils et un esclave sont déclarés, par la loi, ne rien posséder par eux-mêmes ; tout ce qu'ils peuvent acquérir est la propriété de celui dont ils dépendent. » (25).

La puissance paternelle durait toute la vie. Mais la loi hindoue ne donnait pas au père des droits aussi étendus que la loi hébraïque.

Non seulement un homme ne pouvait pas disposer à son gré de la vie de ses enfants, mais encore, il ne pouvait les corriger que dans les limites permises.

« Une femme, un fils, un domestique, un élève, un frère du même lit, mais plus jeune, peuvent être châtiés lorsqu'ils commettent quelque faute, avec une corde ou une tige de bambou. Mais toujours sur la partie postérieure du corps et jamais sur les parties nobles ; celui qui frappe d'une autre manière est passible de la même peine qu'un voleur. » (26).

Le fils qui insultait ses parents n'était plus condamné à mort. Il subissait, seulement, une amende de cent panas. (27).

Enfin, le père était déchu de sa puissance paternelle vis-à-vis de celles de ses filles qu'il ne mariait pas à temps. (28).

« Si une jeune fille nubile n'étant pas donnée en mariage prend, de son propre mouvement un époux, elle ne commet aucune faute, non plus que celui qu'elle va trouver... car le père a perdu toute autorité sur sa fille en retardant pour elle le moment de devenir mère. » (29).

On voit reparaître, ici, le souci dominant du législateur, celui de la reproduction.

La continuité de la famille était assurée chez les Hindous, comme chez les Hébreux, par l'héritage.

De son vivant, le père, avec le consentement de ses enfants, avait le droit de partager entre eux les biens de la famille.

S'il ne l'avait pas fait, à sa mort, c'était le fils aîné qui devenait chef de famille. Il recueillait la totalité du patrimoine et les autres enfants devaient vivre sous sa tutelle comme ils avaient vécu sous celle de leur père.

Mais le fils aîné pouvait renoncer à son droit de chef de famille.

Dans ce cas, les biens étaient partagés entre tous les enfants.

Le système réglant les successions était assez compliqué, surtout quand les fils d'une même famille provenaient de femmes appartenant à des castes différentes.

En principe, on peut dire que le droit d'aînesse et l'exclusion des filles (moyennant un semblant de dot), formaient la base du droit successoral dans l'Inde.

Si un homme mourait, ne laissant qu'une fille unique, celle-ci devait être mariée au plus tôt. Son mari conservait, en dépôt, les biens provenant de la succession, pour les remettre au premier enfant mâle qui, en naissant, devenait le véritable successeur de son grand-père.

Telles sont les règles qui régissaient, dans l'Inde antique, la propriété des femmes et des enfants.

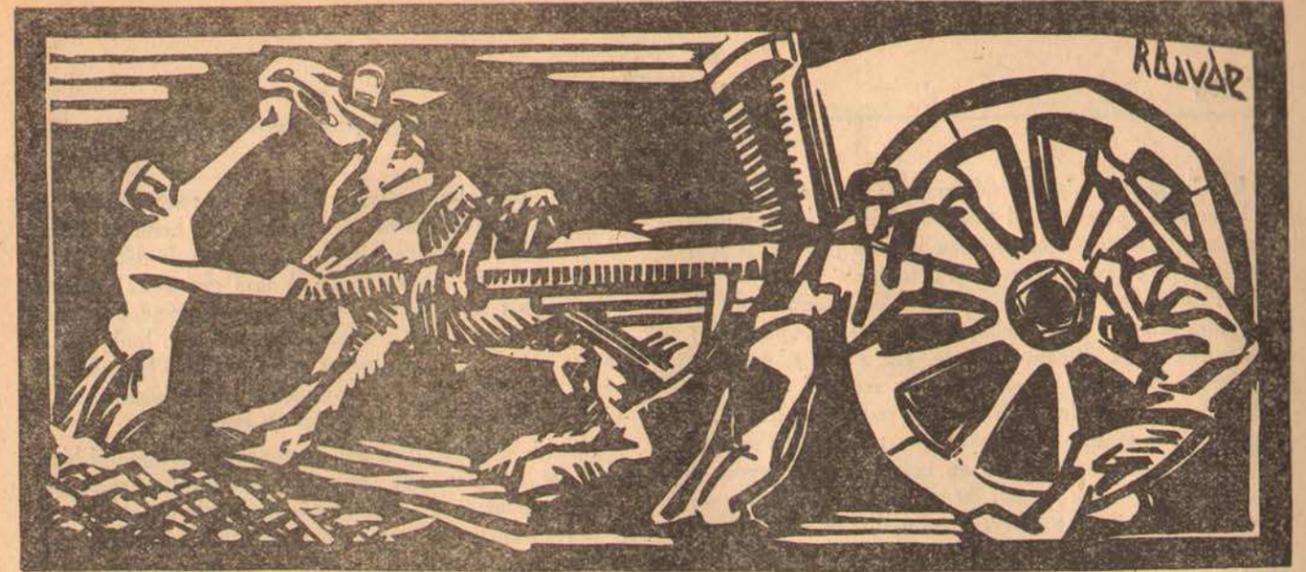
Ceux qui suivaient les prescriptions de Brahmâ, révélées par Manou, « étaient toujours vertueux et obtenaient la félicité suprême. »

(21) Lois de Manou. III. 55.

(22) id. IX. 33, 41, 49, 50, 51, 170.

(23) id. XI. 5 ; (24) id. IX. 127.

(25) id. VIII. 416 ; (26) id. VIII. 299, 300 ; (27) id. VIII. 275 ; (28) L'âge légal du mariage des filles était fixé à huit ans ; (29) Lois de Manou. IX. 91, 93.



La Vie politique

RÉFLEXIONS SUR LA CONFÉRENCE

Par Pierre PASCAL

Quels bruits n'ont pas couru ces temps derniers sur Pierre Pascal ! On le disait à Rome, ambassadeur des Soviets auprès du Vatican ! Assertion fautive et qu'il dut démentir.

Notre collaborateur qui n'a point quitté Gênes, nous envoie de là-bas ses impressions sur la Conférence. On se souvient que Pierre Pascal, ancien normalien, officier de la mission française en Russie fut l'un des premiers à se rallier au régime bolchevik.

Gênes, 4 mai 1922.

Il est trop tôt pour écrire l'histoire de la Conférence de Gênes, puisque nous arrivons à peine à son stade décisif. Il n'est pas intéressant de retracer, après tant de témoins, le cadre dans lequel elle se déroule. Il n'est pas utile non plus de reprendre l'énumération des diverses commissions, avec leurs délibérations, leurs projets, leurs alternatives de tempête et de bonace. Toutes ces choses se trouvent dans les journaux. Je voudrais seulement, sans fouiller dans les caisses accumulées de procès-verbaux, dégager quelques caractères importants de la Conférence.

De quelque façon que la Conférence finisse, elle constitue un succès éclatant pour la Russie Soviétique.

Je me reporte à cette nuit du 4 février 1919, lorsque Tchitcherine acceptait de se rendre aux îles des Princes en offrant « de larges concessions », y compris la reconnaissance à Koltchak, à Denikine, aux Anglais dans le Nord, des territoires occupés par eux. Pour arrêter l'effusion de sang et les ruines économiques de la guerre, le Gouvernement du peuple russe, sûr de la victoire s'il continuait la lutte, offrait cependant presque une capitulation. Le monde impérialiste refusa dédaigneusement, ne répondit même pas. Koltchak, Denikine et les Anglais furent anéantis.

Dans l'été de 1920, lorsque se négociaient à la fois l'armistice avec les Polonais et l'accord avec l'Angleterre, Tchitcherine ne cessa de réclamer une Conférence

générale à laquelle la Russie serait invitée, pour régler enfin les questions pendantes. L'entêtement de la France et la versatilité de Lloyd George firent échouer ce projet. La Russie fit toute seule la paix avec les Polonais, comme avec toutes ses voisines, et conclut une dizaine de traités de commerce.

La Conférence de Gênes, c'est, avec quelques années de retard, la Conférence européenne que Tchitcherine avait réclamée comme le seul moyen de pacification politique et de reconstitution économique.

Aujourd'hui, la France peut encore, par son incurable aveuglement, faire avorter dans le ridicule cette solennelle assemblée de 30 nations. Les jours dans lesquels nous entrons sont critiques. Mais, quoi qu'il arrive, un fait est acquis : la Russie Soviétique, comme telle et sans rien abandonner de son régime politique et social, a obligé le monde capitaliste à négocier avec elle comme avec une égale. Par la bouche de Lloyd George et de Facta, le droit international bourgeois a mis formellement sur le même pied les gouvernements monarchiques, républicains et soviétiques. L'histoire devra enregistrer la date à laquelle cette déclaration a été faite. Elle aurait du logiquement, sans les égoïsmes stupides des capitalistes, russes et étrangers, être faite 4 ans et demi plus tôt. Actuellement, puisqu'elle succède à 4 ans et demi de combats et de blocus, d'interventions et de contre-révolutions défaites, elle apparaît comme la consécration officielle de la victoire de la Russie Soviétique.

Il ne s'agit pas de succès diplomatique. Non ! La victoire a été remportée par les classes laborieuses de Russie, par leur foi dans leur idéal et par leur héroïsme à poursuivre sa réalisation, sous la conduite du parti communiste, volontaire et discipliné. Avec Gênes, les classes laborieuses entrent pour la première fois comme sujets actifs dans la politique mondiale, sous la conduite de leur guide, l'Internationale communiste.

La Conférence n'existe que pour la Russie.

Pour s'en apercevoir, il suffit d'avoir assisté aux deux séances plénières qui ont eu lieu jusqu'à présent, le jour de l'ouverture, 10 avril, et hier, 3 mai.

A l'entrée des délégations, cette salle composée de diplomates chauves et de nobles italiens, reste impassible : à l'entrée de la délégation russe, elle s'anime, en dépit du protocole ; on se retourne, on regarde. Cinq, six longs discours sont lus, puis traduits, parfois en deux langues. Wirth accable l'assistance, son traducteur l'achève, il a peine à se faire écouter au milieu des murmures et des chuchotements : on eut dit que la mesure était comble. Mais Tchitcherine se lève : et aussitôt le silence s'établit, absolu. Tous les regards, toutes les physionomies sont fixés sur lui. Maintenant, cette assemblée de diplomates chauves me rappelle les meetings de Russie, lorsque les soldats, les ouvriers, les paysans, écoutent un orateur. Ils boivent littéralement ses paroles, ils sont littéralement suspendus à ses lèvres : ainsi l'Europe bourgeoise écoute la Russie Soviétiste.

Hier, séance plénière ennuyeuse : comptes rendus des commissions des finances et des transports, aucune note sensationnelle. Les « puissances invitantes », puis les Etats neutres, énoncent leurs lieux communs dans l'inattention générale. Seulement quand Facta proclame que la parole est à M. Tchitcherine, toute la salle reprend vie. Le même phénomène qu'à la séance d'ouverture se reproduit. Notons que la première fois la Russie avait parlé la dernière, après l'Allemagne ; cette fois-ci elle parle avant l'Allemagne. Dans l'étiquette bourgeoise, ces détails ont une importance. Est-ce un effet du traité de Rapallo ?

Les deux scènes que je rappelle ici ne sont pas uniquement pittoresques : elles ont une valeur symbolique. Gênes est fait pour la Russie, sans la Russie aucune reconstitution économique n'est possible. Par leur attitude, les diplomates bourgeois l'ont avoué malgré eux. La Russie, sous la conduite du Gouvernement ouvrier et paysan, est rentrée dans le cercle des « grandes puissances » : mais c'est une Russie dépouillée d'impérialisme, qui a rappelé sur son propre territoire les peuples séculairement abêtis à leur civilisation originale, et qui propose le désarmement général. La Russie Soviétiste, grande puissance, sera la protectrice naturelle dans le monde entier de tous les individus et de tous les peuples opprimés.



Depuis le début de la Conférence, la France officielle a manœuvré pour la faire échouer.

Le malaise universel étant constaté, tout le monde étant d'accord que l'humanité ne peut continuer d'exister dans l'état de choses actuel, il y a, en dehors de la question russe, deux facteurs essentiels qui dominent la situation. Les « réparations », c'est-à-dire la liquidation de la guerre passée, et les armements, c'est-à-dire la préparation des guerres futures. Or, la France, après avoir tout fait pour empêcher les médecins de se réunir au chevet de l'humanité malade, leur a finalement interdit de toucher à ses deux plaies mortelles. Grâce à la France, nous

voyons, dans les commissions et sous-commissions, les ingénieurs, les financiers, les juristes, les hommes d'Etat de tous les pays peiner sur des problèmes de détail, dont la solution est impossible en dehors des deux facteurs dominants : réparations et armements. Comment « assainir » les finances, si le quart ou le tiers des budgets demeure englouti par les armées et les flottes ? Et comment régler les transports internationaux, sans régler auparavant les questions de change et de crédit ?

Aussi la Conférence a-t-elle solennellement apporté hier, pour les finances, une série de vœux inefficaces rappelant fréquemment les aphorismes de M. de La Palisse, et pour les transports, une approbation inutile des vœux non moins inefficaces de deux précédentes Conférences. Nous l'avons vu, l'intérêt de la Conférence n'est pas là, il est tout entier dans la question russe, troisième facteur essentiel du malaise mondial, que la France n'a pas pu empêcher de traiter à Gênes.

Dans ce seul domaine réellement ouvert à la Conférence, nous devons admirer les efforts, le courage moral, l'habileté casuistique, la constance et l'opiniâtreté de la France pour empêcher une solution. Simple récapitulation des faits les plus saillants : dès la première séance, en dépit des usages de la courtoisie internationale, Barthou fait une violente sortie contre Tchitcherine qui a osé parler de désarmement et de conférences futures ; pour réduire au minimum le rôle de la Russie dans les commissions, la France tente sans succès de se servir de ses vassaux de la Petite-Entente ; la France prétend refuser à la Russie le droit de régler ses différends et de faire sa paix avec l'Allemagne ; le délégué français Seydoux fait scandale en se retirant seul de la commission, parce que la Russie ne se soumet pas à ses exigences ; la France répond par une lettre insolente aux avances faites une fois de plus par Tchitcherine dans l'intérêt de la paix ; la France enfin, non contente des conditions inacceptables présentées à la Russie, refuse de les signer parce qu'elles ne garantissent pas assez les intérêts des anciens gros fabricants et exploitants du Donetz. Ce sont les faits saillants : mais que dire des petites manifestations de chaque jour ?



Si la Conférence échoue, si, ainsi se trouve une fois de plus, démontrée l'incapacité du monde capitaliste à se guérir lui-même, c'est à la France officielle que nous le devons. Et si une chose frappe lorsqu'on traverse l'Europe, c'est à quel point cette France est haïe. Haïe en Russie, cela se comprend ; haïe en Allemagne, cela va de soi. Mais parlez en Italie à un pêcheur de Santa-Margherita, à un imprimeur de Gênes : sans que vous lui demandiez, il ne se passera pas dix minutes avant qu'il vous exprime sa haine pour la France, qui empêche la paix du monde.

Si le peuple français n'y prend pas garde, s'il ne désavoue pas les hommes et les partis au pouvoir, il sera, lui aussi, emporté dans ce torrent de haine, le jour où il se déchaînera.

A PROPOS DU « LIVRE NOIR »

Poincaré démentira-t-il Isvolsky ?

Par Fernand GOUTTENOIRE DE TOURY

J'aime à croire que les lecteurs de *Clarté* ont tous entre les mains, à l'heure actuelle, le *Livre Noir* édité, il y a quelques semaines, par la Librairie du Travail.

C'est un livre diplomatique qui n'a pas été préparé, comme les autres, par l'un quelconque des gouvernements capitalistes, pour les besoins de leur mauvaise cause ; mais, il se compose de documents diplomatiques trouvés dans les archives de Saint-Petersbourg, par le gouvernement des Soviets, qui a rendu au monde l'immense service de les publier, comme il avait fait des traités secrets qui sont à l'origine de toutes les guerres.

Ce *Livre Noir* a été préparé, sous les auspices du gouvernement russe, par René Marchand, ancien correspondant du *Figaro*, passé — retour imprévu des choses d'ici bas — au service de la Révolution russe, qui a traduit et classé les documents avec l'aide et les lumières du professeur Pokrowsky, directeur des archives du Commissariat des Affaires étrangères à Moscou.

Le premier volume, seul, a paru, qui sera suivi d'un ou de plusieurs autres.

Outre quelques rapports de diplomates tels que Nekloudof, Nératof, Sévastopoulo, etc..., il comporte une longue série de dépêches, lettres, rapports adressés, au cours des années 1911 et 1912, par l'ambassadeur de Russie à Paris, le comte Isvolsky, à son ministre des Affaires étrangères.

Ces documents constituent une mine inépuisable de renseignements et d'indications concernant le gouvernement et la diplomatie française de cette époque, le rôle et l'influence de la finance et de la presse, et, en somme, toute la politique intérieure et surtout extérieure du régime capitaliste.

On y constate, notamment, l'évolution — ou, plutôt, la révolution — qui se fit, dans la politique extérieure française, spécialement vis-à-vis de la Russie et des Balkans, à partir de l'avènement de Raymond Poincaré à la présidence du Conseil et au ministère des Affaires étrangères, en janvier 1912. On y voit l'opinion publique française, hostile de tout temps à l'idée d'une guerre déclanchée à l'occasion des événements balkaniques, entraînée peu à peu, sous l'action d'une presse soudoyée par Isvolsky — d'accord, il l'affirme, avec le ministre français — à accepter la nécessité de prendre part à un conflit issu de ces compétitions qui paraissaient, jusqu'alors, absolument étrangères à l'intérêt de la France.

L'*Humanité* publie, depuis quelques semaines, un commentaire du *Livre Noir*, dans lequel René Marchand tire, au jour le jour, les conclusions qui s'imposent, à la lecture de la correspondance d'Isvolsky.

Dans le numéro du 12 avril, l'ancien correspondant du *Figaro* en arrive au grave événement que constitua le rappel de l'ambassadeur français, Georges Louis, qui faisait, à Saint-Petersbourg, une politique de sagesse et de prudence en opposition avec celle qu'Isvolsky, fauteur de guerre, s'attachait à mener inlassablement à Paris, et il me fait l'honneur de proclamer que toutes les révélations issues de la correspondance d'Isvolsky viennent à l'appui des conclusions de mon livre de 1920, intitulé : *Poincaré a-t-il voulu la guerre ?*

« Nous en sommes amenés, écrit-il, à la question du premier voyage de Poincaré en Russie (le second devait être celui de la déclaration de guerre), qui allait marquer une page si importante dans l'histoire diplomatique de l'avant-guerre et consacrer la condamnation définitive de M. Georges Louis comme notre ambassadeur en Russie. Il faut donc, pour bien en comprendre toute la portée, se faire un tableau exact de l'affaire Isvolsky-Poincaré-Sazonov-Georges Louis, qui, à travers toutes les péripéties de la politique internationale que nous venons de rappeler, est incontestablement la première carte sérieuse jouée par Isvolsky et Poincaré, comme acteurs principaux.

Elle a été mise en lumière par le camarade Gouttenoire de Toury dans son livre : *Poincaré a-t-il voulu la guerre ?* Les documents que nous ont fournis jusqu'à ce jour les archives secrètes de l'ancien ministère impérial des affaires étrangères de Russie ne font que confirmer, compléter et préciser encore de façon accablante les présomptions que Gouttenoire de Toury était arrivé à échafauder en l'absence pour ainsi dire presque totale de documents, grâce seulement à un remarquable effort d'induction, à sa soif de vérité et à sa puissante volonté de projeter une lueur dans la nuit que beaucoup avaient escomptée éternelle. »

Les lecteurs de *Clarté* qui, pour la plupart, ont lu mon livre, seront frappés de l'analogie des appréciations de René Marchand avec celles que notre grand ami Henri Barbusse avait déjà portées, dans sa belle et indulgente préface, avant même que fussent apparus les documents dont la lumière aveuglante vient, aujourd'hui, nous éclairer.

Clarté, sous l'inspiration de Barbusse, ayant bien voulu éditer mon livre, il me paraît tout naturel de donner, avant tout, aux lecteurs de sa Revue, quelques indications concernant l'appui que les documents du *Livre Noir* viennent apporter à mes inductions de 1920.

La partie centrale et capitale de mon livre est l'histoire, racontée en détails, du remplacement, à Saint-Petersbourg, de Georges Louis, ambassadeur pacifique — par exception — par Delcassé, fauteur de guerre.

Après avoir rappelé les bruits avant-coureurs qui commencent à se répandre dès l'arrivée de M. Poincaré aux

affaires, sur la nécessité du rappel de Georges Louis, j'ai signalé « le coup de théâtre du 17 mai », par lequel, un beau matin, l'*Echo de Paris*, truchement inspiré du Quai d'Orsay, annonçait, en effet, la décision prise de remplacer l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg.

J'ai signalé qu'au moment où paraissait cette nouvelle sensationnelle, Georges Louis se trouvait à Paris, où il était venu sur le reçu d'une dépêche de la Direction politique du ministère des Affaires étrangères, signée de Paléologue, et dont le texte serait précieux à connaître.

« Georges Louis, ajoutais-je, qui considérait, lui, comme un devoir patriotique de rester à son poste pour y combattre l'influence funeste et les plans machiavéliques d'Isvolsky, avait immédiatement demandé à venir s'expliquer à Paris et, avant de quitter son ambassade, il avait saisi de l'incident le président du Conseil Kokovtsov. Celui-ci avait protesté avec la dernière énergie contre l'initiative prêtée à Isvolsky et affirmé qu'il n'y avait — lui, ni son gouvernement — aucune part de responsabilité. L'affaire avait probablement été combinée entre Isvolsky et Sazonoff. »

Eh bien ! les révélations du *Livre Noir* montrent, à l'évidence, que mon pressentiment était juste et qu'Isvolsky, l'homme qui entretenait avec Poincaré « des relations quotidiennes », a tout fait pour discréditer Georges Louis dans l'esprit de son ministre des affaires étrangères Sazonoff, afin d'obtenir qu'il fût remplacé à Saint-Petersbourg.

C'est dans la lettre d'Isvolsky à Sazonoff du 16/29 février 1912 que je trouve la première pointe lancée par l'ambassadeur de Russie contre Georges Louis. Parlant des difficultés relatives à la Crète, il écrit : « M. Poincaré revient constamment sur cette question, en demandant mon avis, et je dois lui dire que je ne suis absolument pas informé du point de vue du gouvernement russe. Si on prend en considération que Georges Louis ne transmet pas toujours très exactement ce qu'on lui dit à Saint-Petersbourg, je ne comprends pas pourquoi vous préférez converser avec Paris sur cette question par son intermédiaire plutôt que par le mien. »

On comprend aisément qu'Isvolsky, voulant imprimer à la politique franco-russe le sceau de ses visées impérialistes, ait tenté de centraliser toutes les relations entre les deux alliés ; mais, à qui pouvait-il faire croire que Georges Louis était homme à transmettre inexactly les propos du gouvernement russe — Georges Louis dont le *Temps* écrivait, en mai 1912 : « Quand, au mois de juin 1909, le gouvernement russe accepta avec satisfaction la désignation de M. Louis, il trouva dans cette désignation même la preuve de la volonté qui animait le gouvernement français de donner à la politique franco-russe le maximum d'intimité. Directeur des affaires commerciales depuis 1902, des affaires politiques depuis 1904, M. Georges Louis était, de tous les candidats possibles à l'ambassade de Saint-Petersbourg, le plus complètement informé des affaires qu'il allait avoir à traiter... »

Comment un diplomate d'une pareille valeur se serait-il transformé subitement en un agent de transmission infidèle ?

La vérité, c'est qu'Isvolsky travaillait déjà à la disgrâce de l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg.

Il ne devait plus cesser de miner le sol sous les pas de celui dont la politique de paix s'opposait à la sienne.

Dans sa lettre du 15/28 mars 1912, Isvolsky insiste encore sur la prétendue infidélité des rapports de Georges Louis. Parlant encore du projet de médiation, il écrit : « D'une façon générale et sans désirer vous influencer contre M. Georges Louis, je ne puis pas ne pas faire remarquer les conséquences, selon ma conviction, de la façon inexacte dont il éclaire vos actes et vos intentions. Il m'est très difficile de lutter ici contre ces conséquences, notamment quand telle ou telle autre de vos communications est reçue ici de Georges Louis avant qu'elle le soit de moi... »

« Dans ma lettre très secrète, je vous rappelle la conviction qui existe ici, que vous êtes enclin à appuyer les exigences italiennes ; une pareille impression de nouveau n'a pu être donnée que par les rapports de l'ambassadeur. »

Lorsqu'on sait que Sazonoff était, au ministère des affaires étrangères de Russie, la créature d'Isvolsky, on se rend compte de l'effet que devaient produire les critiques journalières de ce dernier à l'adresse de Georges Louis.

Aussi, Isvolsky pouvait-il écrire, le 29 mars/11 avril 1912 : « Je vois par votre lettre que vous êtes de plus en plus mécontent de M. Georges Louis et de sa manière de transmettre ici les communications qui lui sont faites. Votre mécontentement est, semble-t-il, complètement fondé et, à mon avis, le mode actuel de communiquer avec le gouvernement français doit fatalement amener à de sérieux inconvénients et malentendus. J'emploierai, bien entendu, tous mes efforts à inculquer à M. Poincaré qu'il serait désirable de le remplacer par une personnalité plus appropriée. »

« Mais le rappel d'un ambassadeur est une question très délicate et complexe, surtout ici, où, autour de pareilles importantes nominations, se déroulent diverses intrigues politiques... »

« Il me semble donc qu'il est préférable de ne pas presser l'affaire et plutôt de rechercher ici un candidat vraiment approprié pour profiter ensuite de la première occasion favorable, afin de le faire arriver. »

« En attendant, je me permets d'exprimer l'opinion qu'il pourrait être recouru avec profit aux mesures suivantes : 1° Eviter, dans la mesure du possible, dans nos rapports avec Georges Louis, les communications verbales et, quand ces communications sont nécessaires, les confirmer par des aide-mémoires écrits ; 2° S'en tenir avec quelque peu plus de rigueur à la règle générale d'après laquelle les communications françaises à nous (même verbales) doivent être faites à Saint-Petersbourg, et les communications que nous faisons aux Français à Paris... Il est très probable qu'en transmettant ici vos communications, Louis les agrément de ses commentaires et peut-être même préjuge les réponses. Il serait plus profitable, selon moi, que ces communications touchassent Poincaré par mon entremise et fussent appuyées par notre propre argumentation. »

« Poincaré n'a toujours pas reçu la note remise par vous à Georges Louis, contenant votre acquiescement de principe à la participation à l'emprunt chinois. »

On voit, ici, combien Isvolsky a confiance dans l'emprise du tsarisme sur la République française : peu lui importe que Georges Louis, en qui il n'a pas confiance, soit en mesure de travailler Sazonoff dans le sens de la paix, car il tient ce dernier entre ses mains ; mais, ce qu'il veut, avant tout, c'est être seul à servir d'intermédiaire entre le gouvernement russe et Poincaré, afin de pouvoir influencer celui-ci à son gré.

Dans la lettre que nous venons de rappeler, il apparaît aussi que les choses sont en bonne voie pour Isvolsky : déjà le remplacement de Georges Louis est envisagé et il ne s'agit plus que de savoir qui lui substituer.

Cependant, l'ambassadeur de Russie est encore d'avis de ne rien brusquer : « Il est préférable de ne pas presser l'affaire. »

Cette nécessité de temporiser, Poincaré ne semble pas, d'ailleurs, l'avoir comprise, si nous en croyons les faits, et le rapport d'Isvolsky du 4/17 mai, jour de ce que j'ai appelé le coup de théâtre : « Je profite du départ, demain, de Demidof (conseiller de l'ambassade russe), écrit-il à Sazonoff, pour vous écrire à la hâte quelques lignes au sujet de l'incident très désagréable pour moi avec Georges Louis, à propos duquel je viens de vous adresser un court télégramme. J'ai longtemps hésité à en parler à Poincaré et ne m'y suis décidé qu'après avoir reçu votre lettre... J'ai employé tous mes efforts afin d'engager la conversation de loin... J'ai commencé par parler comme en mon nom personnel à propos des nominations attendues dans les hauts postes diplomatiques français, appelant son attention sur certains défauts extérieurs de Georges Louis. Voyant que cela ne produisait pas l'impression voulue et craignant que les nouvelles nominations et permutations ne touchent pas Saint-Petersbourg, je me suis décidé, le cœur gros, à le mettre au courant, de la manière la plus confidentielle, des froissements et malentendus entre vous et Georges Louis, sans le presser et sans demander son rappel, mais en lui indiquant seulement que, dans l'intérêt des relations franco-russes, il serait désirable, dans un avenir plus ou moins éloigné, de le remplacer par une autre personne, de préférence un diplomate. »

« Malheureusement, ici encore s'est affirmé l'esprit brutalement direct de M. Poincaré, tout à fait ignorant des formes et des procédés diplomatiques. Au lieu de garder ces conversations entre nous, et après avoir pris la décision de déplacer Louis, d'attendre tranquillement pour cela un moment favorable, il en a avisé Georges Louis (1), en dépit de ma prière instante de conserver à toute cette affaire un caractère rigoureusement secret, et a mis au courant tous ses collègues du Conseil des ministres, auxquels il a proposé d'examiner la question de la nomination d'un nouvel ambassadeur à Saint-Petersbourg. Une fois que le rappel éventuel de Georges Louis était connu de quatorze ministres, une indiscrétion de la presse était inévitable. Poincaré, que je viens de voir à l'instant, m'a déclaré qu'il était très chagriné de cette indiscrétion et qu'elle n'émanait pas du ministère des Affaires étrangères. »

(1) Je crois savoir que ce n'est pas du tout par M. Poincaré que Georges Louis a été avisé du projet formé, à Paris, de le rappeler de Saint-Petersbourg.

Chacun de notre côté, nous avons rédigé des démentis qui ont été remis à l'Agence Havas et au représentant de l'agence télégraphique de Saint-Petersbourg ; dès qu'ils paraîtront, je les joindrai à cette lettre.

Tout cet incident est on ne peut plus désagréable pour moi, et il faut s'attendre à voir se greffer sur lui une polémique on ne peut plus indésirable. Tout ceci complique encore davantage la question de rappel de Louis et la désignation de son successeur. Comme je vous l'ai déjà télégraphié, son rappel est décidé en principe, mais il est indispensable de lui trouver un autre poste...

« Vu l'incident ci-dessus exposé, le rappel de Georges Louis, qui aurait dû avoir lieu immédiatement, sera vraisemblablement quelque peu différé et il devra retourner à Saint-Petersbourg, ce qui, dans les circonstances actuelles, sera très désagréable et pour vous et pour lui. Je vous prie de ne pas trop m'en tenir rigueur, car je ne sais pas comment je pouvais, d'une part, poser la question du remplacement de l'ambassadeur et, d'autre part, éviter les indiscrétions inévitables, vu les mœurs politiques d'ici. Tout ceci me menace aussi de représailles de la part de Georges Louis, de ses nombreux amis et des journalistes qui lui sont dévoués et sur lesquels, vu l'absence des ressources nécessaires, je ne suis pas en situation d'agir. »

Cette lettre, qui mériterait une étude approfondie et dont tous les éléments concordent avec la thèse de mon livre : *Poincaré a-t-il voulu la guerre ?* se termine par un joli trait à l'adresse des mœurs de la presse française. Mais, par-dessus tout, la lecture de cette lettre, après les précédentes, nous laisse rêveurs en face de certaines des affirmations de M. Poincaré.

Celui-ci n'écrivait-il pas, dans l'article qu'il donna au *Matin*, le 20 décembre 1920, en réponse à mon livre : « Ce n'est pas de son propre mouvement qu'en mai 1912 M. Isvolsky s'est plaint au gouvernement français des malentendus d'ordre personnel qui s'étaient produits, disait-il, entre M. Georges Louis et M. Sazonoff ; il résulte nettement d'une lettre particulière que M. Georges Louis lui-même m'a écrite le 25 mai 1912, que la démarche avait bien été prescrite par M. Sazonoff. Après examen des griefs formulés, j'ai été d'avis de défendre notre ambassadeur contre des reproches qui me semblaient injustifiés ; le cabinet que je présidais m'a unanimement approuvé, et le voyage que j'ai fait à Petersbourg quelques mois plus tard, à la demande du gouvernement tout entier, a eu, en grande partie, pour objet de régler ce regrettable incident. J'ai déclaré à l'empereur, à M. Kokovtsov et à M. Sazonoff que M. Louis avait toute la confiance du gouvernement français, et M. Louis est resté en fonctions. De tout cela, il y a la preuve écrite et contemporaine dans les archives du ministère des Affaires étrangères. »

Comment concilier ces déclarations avec les termes du rapport d'Isvolsky que nous venons de citer ?

M. Raymond Poincaré, qui est, de nouveau, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, et prépare, paraît-il, un nouveau livre jaune, pourrait-il, en nous communiquant les documents relatifs à cette affaire singulière, et, notamment, la dépêche de Paléologue, nous donner le mot de l'énigme ?

Les Intérêts et la Sottise

LES appels au fascisme se multiplient. Dans la Liberté, dans l'Action Française, on réclame l'organisation des honnêtes gens en bandes armées pour châtier les révolutionnaires.

On se met à la disposition du gouvernement, on sollicite son concours.

Un représentant de Mussolini voyage en France et s'efforce de faire pénétrer les méthodes italiennes dans les cercles français. Tout cela est extrêmement dérisoire. Il est douteux que la bourgeoisie française puisse parvenir à déclencher un pareil mouvement, qui la dépasse en envergure.

Elle est capable, à la rigueur, d'envoyer de petits jeunes gens conduire des autobus, un jour de premier mai, mais elle ne se sent pas assez solide, dans son ensemble, pour passer à des actes plus violents, systématisés, à des actes qui lui supposeraient une vitalité réelle. Le risque l'épouvante, les représailles de la populace l'effraient, elle sait que la réplique serait immédiate et exemplaire. Paris, notamment, se souvient qu'il a des faubourgs. Une offensive fasciste en France ferait courir les plus grands dangers au régime, parce que la France étant le pays le plus réactionnaire du monde, a encore un restant de foi naïve en la légalité. Dans un temps qui appartient à la violence, et qu'une violence insuffisamment déguisée, organisée par une classe qui n'est pas populaire, déchaînerait la révolution.

LA timidité de la bourgeoisie française s'est étalée à Gènes dans toute sa beauté.

La langue diplomatique de M. Lloyd George n'est pas, ne peut pas être la même que celle de M. Barthou, cela a été dit et répété.

Ils représentent des bourgeoisies de tempéraments trop opposés et des intérêts trop divergents. La position prise par la France a été commandée par des raisons économiques profondes qui exigent pour elle l'isolement. Dans la situation actuelle du capitalisme français, il n'y a pas d'autre politique possible pour lui, que celle de M. Poincaré. La France tend à se suffire à elle-même. Le nationalisme industriel est développé au plus haut point chez elle.

Toute son ambition se limite à l'application du traité de Versailles, aucune raison n'attire la grosse majorité des commerçants ou des industriels français hors des frontières.

Dans un pays dévasté et dépeuplé, le chômage n'existe guère.

Dans un pays où l'industrie ne s'est pas spécialisée, il n'y a pas de bien grands stocks...

Pourquoi la France s'intéresserait-elle à la reconstruction de l'Europe ? Est-ce que le sage égoïsme petit bourgeois qui se contente de peu, se soucie du bien du voisin autrement que pour l'envier ou se réjouir de sa destruction. La contagion petite bourgeoise n'a pas porté ses ravages dans la seule classe ouvrière. Nos grands industriels, nos capitaines d'industrie sont empoisonnés d'esprit petit bourgeois...

Les rentes passent avant les entreprises. On veut gagner sans risquer. Loucheur veut bien commercer avec la Russie, mais à condition qu'elle lui achète des produits. Aller exploiter ses richesses naturelles ? Jamais. Le capital français n'aime plus guère voyager.

Transposez la boule verte, la fontaine de rocaïlle et le pavillon en meulière du banlieusard retiré après fortune faite dans le boudin et les rillettes, en un château historique, avec parc, chasses et fermes. L'habitant qui aura fait fortune dans l'acier ou la soie ou le drap en gros, aura la même cervelle que le petit charcutier.

Le capitalisme français dans son ensemble, régnant sur un pays où l'on meurt beaucoup et où l'on ne naît plus, est en train de se dessécher sur place, derrière la muraille de Chine de son militarisme. Dans un peu de temps, il sera pareil, au milieu de la vie active des continents, aux végétations industrielles exubérantes, à l'inévitable plante verte stérilisée des petits salons bourgeois, fleurie d'un nœud de ruban et plantée dans un cache-pot ridicule.

ELLE aura la consolation de songer que le ruban est tricolore.

La France bourgeoise n'est plus capable que de se bourrer d'orgueil national à haute dose. Pour cela, elle utilise les morts, plus particulièrement à cause de leur parfaite docilité, et les mourants.

C'est ainsi que la France pacifique envoyant des généraux un peu partout, pour faire de la propagande, a délégué Joffre en Asie.

Cette digestion qui se prolonge au-delà de la guerre, cette effroyable bonhomie dormeuse responsable de tant de morts, cette sottise bottée et académicienne, est entrée au Japon dans l'île de Myajima, consacrée à la poésie, l'île où aucun être humain ne doit naître ni mourir.

Hugues Le Roux éprouve le besoin dans l'Intransigeant de lécher, à cette occasion, l'arrière de la culotte de peau en chantant le sacrilège dans un pathos assez éloigné du français :

« Notre Joffre » est entré dans l'île de Myajima, et c'est une image impressionnante que j'ai là sous les yeux. Elle représente une petite biche sacrée, oubliant sa timi-

dité héréditaire, et venant, en toute confiance, chercher la main de Celui qui commanda aux mitrilles de tant de canons pour y chercher le morceau de pain qu'elle attend de lui, comme s'il était un visiteur innocent, qui, dans la gloire terrible de la plus redoutable des batailles, n'a pas vécu, dans une ampleur jusqu'ici inconnue, les drames de la vie et de la mort. »

« Comme s'il était un visiteur innocent ! »

Faut-il commenter ?

ET l'on parle maintenant d'envoyer un dictateur militaire en Tunisie... Les colons réclament un roi.

La répression se poursuit là-bas impitoyable.

On arrête les communistes les uns après les autres. Européens et indigènes sont dirigés vers la prison sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'Etat.

Voilà qui pose la question avec netteté. M. Millerand, dans son voyage, avait rencontré la revendication constitutionnelle à chaque pas et c'était sous les fourches caudines d'une banderolle réclamant le Destour, qu'il avait dû passer pour pénétrer dans les souks. Il fallait, évidemment, se venger d'une pareille humiliation. La résidence n'y a pas manqué.

Mais, n'osant s'attaquer aux destouriens, elle a cru plus habile de s'en prendre aux communistes.

Nous connaissons assez la force d'âme de nos amis emprisonnés pour comprendre qu'ils ont accepté joyeusement l'épreuve, comprenant que si la révolution avait ses martyrs en Tunisie, on en finirait rapidement de la politique de demi-mesures des réformistes bourgeois.

La Tunisie est en train de devenir, au flanc du capitalisme français, une Egypte.

Le succès de nos abonnements de trois ans est la preuve certaine du succès de la revue *Clarté*

Au moment où paraîtra ce numéro, nous aurons atteint 450 abonnements de trois ans et les 500 seront couverts la semaine prochaine. Ce premier essai constitue pour nous un succès considérable qui nous permet d'envisager l'avenir de notre revue sous son aspect le plus favorable.

Cette preuve de confiance que viennent de nous donner ces cinq cents premiers amis est bien la meilleure preuve que nous pouvions espérer de la réussite de « *Clarté* » revue ; c'est le meilleur encouragement que nous pouvions recevoir pour continuer et améliorer l'œuvre que nous avons entreprise.

**

Nous avons cité dans notre dernier n° quelques lettres de nos lecteurs. Nous en citerons aujourd'hui deux autres parmi les plus significatives.

D'abord, celle d'un militant :

« Si je prends un abonnement de trois ans ce n'est point pour la question de la prime, c'est par esprit révolutionnaire que je me mets à vos côtés... »

« Donc, pour la prime, ne vous en faites pas ! »

« Lorsque je viendrai à Paris je vous rendrai visite et je ferai alors un choix de livres qui me serviront à faire l'éducation de beaucoup de mes camarades qui sont encore par trop ignorants et bien loin de la vérité. »

Et cette autre d'un de nos amis, professeur agrégé de l'Université :

« Meilleurs vœux pour le succès de « *Clarté* » qui continuera à fouiller de ses faisceaux de lumière l'obscurité inconsciente ou voulue des âmes troubles, endormies au mol oreiller du préjugé. La claire conscience des réalités sociales ou morales, et qui se confond avec le bon sens est vraiment la chose du monde la moins bien partagée. »

« Si « *Clarté* » réussit à opérer de la cataracte quelques aveugles, elle aura, en renouvelant le miracle de jadis, bien mérité de l'avenir. »

**

Nous pourrions citer encore des quantités d'autres correspondances de nos lecteurs. Tous nous donnent la preuve

formelle que « *Clarté* » constitue actuellement le point de contact et de liaison entre l'élite du prolétariat manuel et l'élite intellectuelle internationales.

Les uns et les autres y puisent une culture révolutionnaire qui leur est indispensable pour nourrir leur esprit d'autre chose que de la phraséologie creuse ou de la littérature facile qui sont offertes à leurs bonnes volontés par tant de revues dites éducatives !

Certes, nous nous rendons compte de l'effort intellectuel que nous demandons à certains de nos lecteurs. Mais on ne s'instruit et on ne s'élève que par son travail et ses réflexions personnelles et « *Clarté* » donne à chacun ces mêmes possibilités de culture. Nous savons d'ailleurs qu'en maintenant rigoureusement notre ligne de conduite, en cherchant sans cesse à réaliser dans cette voie de nouveaux progrès, nous verrons cette revue, que les milieux de la bourgeoisie réactionnaire suivent avec attention et déjà avec crainte, devenir le point de ralliement de l'élite d'une génération de travailleurs en qui, chaque jour, la pensée révolutionnaire grandit.

Réunion des adhérents et amis de « *Clarté* » de la région de Paris

Les adhérents et amis de « *Clarté* » sont invités à se rendre à la réunion qui se tiendra le mercredi 24 mai à 20 h. 30, à Mazarin, 1, rue de Buci, en vue d'organiser une action concertée dans la région parisienne. Des cartes, qui seront exigées à l'entrée, seront délivrées gracieusement, 16, rue Jacques-Callot, à nos abonnés et aux actionnaires de notre Société coopérative en formation.

Notre collaborateur Noël Garnier se tiendra à la disposition de nos camarades ayant à déposer des manuscrits pour les Editions « *Clarté* », le Vendredi, de 3 heures à 5 heures de l'après-midi.

LIBRAIRIE "CLARTÉ"

Ouverte tous les jours de 9 heures du matin à 7 heures du soir et le dimanche matin.

Achetez tous vos livres à
la Librairie de "CLARTÉ"

VIENT DE PARAITRE

NOEL GARNIER

Place Clichy

poèmes, avec six bois gravés,
par G. Aucouturier.

Après le tendre et douloureux « Don de ma mère » que la critique avait été unanime à saluer comme le plus émouvant poème de la guerre, NOEL GARNIER, que cet hommage n'a pas enchaîné à une formule, publie aujourd'hui un étrange et puissant recueil.

Est-il besoin de dire qu'il ne recueillera pas les suffrages de tout le monde. Mais n'est-ce point là le sort des livres neufs ?

« PLACE CLICHY » est un livre neuf, NOEL GARNIER, un poète qui n'hésite pas à se renouveler.

Il a été tiré de ce recueil 1.000 exemplaires : édition originale numérotée au prix de 7 fr. 50 l'ex. ; 10 ex. : sur Hollande numérotés au prix de... 20 fr. l'ex.

Quelques bons auteurs étrangers

| | |
|--|------|
| RUDYARD KIPLING : Le livre de la Jungle | 7 » |
| — — — Le second livre de la Jungle | 7 » |
| — — — Parmi les chemins de l'Inde | 5 75 |
| — — — Sur le mur de la ville | 7 » |
| — — — Kim | 7 » |
| — — — Simples contes des collines | 5 75 |
| — — — Nouveaux contes des collines | 5 75 |
| — — — Les bâtisseurs de ponts | 7 » |
| — — — La Cité de l'épouventable nuit | 5 75 |
| UPTON SINCLAIR : Le Roi charbon, 2 volumes, chaque | 2 » |
| — — — Les empoisonneurs de Chicago | 4 90 |
| — — — Jimmie Higgins | 7 » |
| — — — L'affranchi | 7 » |
| BERNARD SHAW : Théâtre : | |
| Tome I. — Pièces plaisantes | 15 » |
| Tome II. — Pièces déplorables | 15 » |
| HENRIK IBSEN : La Dame de la mer | |
| Un ennemi du peuple | 5 75 |
| Maud | 7 » |
| Quand nous nous réveillerons | 7 » |
| Le petit Eyolf | 7 » |
| Peer Gynt | 7 » |
| Le canard sauvage | 7 » |
| — Rosmersholm | 7 » |
| — Les Revenants | 7 » |
| — Maison de poupées | 7 » |
| — Poésies | 7 » |
| — Lettres à ses amis | 7 » |
| FREDERIC NIETZSCHE : Le crépuscule des idoles | 6 50 |
| — — — La Généalogie de la morale | 6 50 |
| — — — Par delà le bien et mal | 6 50 |
| — — — L'Aurore | 6 50 |
| — — — Considérations in- | |

| | |
|--|------|
| — — — tuelles | 6 50 |
| — — — Ainsi parlait Zarathoustra | 10 » |
| HERMANN SUDERMANN : Le Cantique des Cantiques | 6 » |
| — — — Le Chemin des chats | 3 » |
| CH. SURUBURNE : Chants d'avant l'aube | 5 75 |
| RABIND. TAGORE : L'offrande Cyrique | 7 » |
| — — — La corbeille de fruits | 7 » |
| — — — Le jardinier d'amour | 6 75 |
| GÉRARD HAUPTMANN : Les Tisserands | 6 75 |
| TH. HARDY : Jude l'Obscur | 2 » |
| — — — Les petites ironies de la vie | 6 75 |
| — — — Le maire de Casterbridge | 9 » |
| H. G. WELLS : La guerre des mondes | 7 » |
| — — — Anticipations | 7 » |
| — — — Le pays des aveugles | 7 » |
| — — — La guerre et l'avenir | 6 75 |
| — — — Douze histoires et un rêve | 7 » |
| — — — Quand le dormeur s'éveillera | 7 » |
| JACK LONDON : Martin Eden | 6 » |
| — — — L'appel de la forêt | 6 » |
| — — — Vor | 3 » |
| — — — Fille des neiges | 5 75 |
| — — — Radieuse aurore | 7 » |
| S. LAGERLOV : Les liens invisibles | 7 » |
| — — — Le livre des légendes | 7 » |
| — — — Le merveilleux voyage de Nils Holgersson | 7 » |
| — — — Le vieux manoir | 7 » |
| LÉOP. KAMPF : Le Grand soir (drame en 3 actes) | 7 » |
| SIENKIEWICZ : Quo Vadis ? | 8 » |
| — — — La famille Polaniecki | 2 » |
| R. W. EMERSON : Hommes représentatifs | 6 » |
| W. IRVING : Contes de l'Alhambra | 6 » |
| MARK TWAIN : Contes choisis | 7 » |
| — — — Le capitaine Tempête | 6 50 |
| — — — A la dure | 6 50 |
| V. BL. IBANEZ : La Horde | 6 75 |
| — — — Dans l'ombre de la cathédrale | 6 75 |
| — — — Arènes sanglantes | 6 75 |
| SC. SLATAPER : Mon frère le carso | 6 » |
| KNUT HAMSUN : Victoria | 6 50 |
| CYRIEL BUYSE : Le Bourriquet | 5 » |
| GOLDFRIED KELLER : Sept légendes | 6 » |
| H.-D. THOREAU : Walden ou la vie dans les bois | 8 50 |
| — — — Désobéir | 6 75 |
| G. ECKHOUD : La nouvelle Carthage | 6 75 |
| — — — Les libertins d'Anvers | 6 75 |
| B. KELLERMANN : Le tunnel (2 volumes à chaque) | 6 75 |
| AND. LATZKO : Les hommes en guerre | 7 » |
| — — — Les hommes accusent | 7 » |
| G. D'ANNUNZIO : Le triomphe de la mort | 6 75 |
| — — — L'enfant de volupté | 6 75 |
| — — — L'intrus | 6 75 |
| — — — Episcopo et Cie | 6 75 |
| BJERNSTJERNE BJERNERSON : Un gant | |
| — Le nouveau système | 5 75 |
| CH. DICKENS : Aventures de M. Pickwick, 2 vol. à | 3 » |
| — — — David Copperfield, 2 v. à | 3 » |
| — — — Vie et aventures de Nicolas Nickleby, 2 v. à | 3 » |
| JOHN RUSKIN : La bible d'Amiens | 6 50 |
| — — — Sésame et les lys | 6 50 |
| TH. CARLYLE : Sartor Resartus | 6 50 |
| — — — Essais choisis de critique et de morale | 6 50 |
| — — — Nouveaux essais choisis de critique et de morale | 6 50 |
| — — — Histoire de la Révolution française, 3 vol. à | 5 75 |
| WALT WHITMAN : Œuvres choisis | 10 » |
| OSCAR WILDE : Intentions | 5 75 |
| — — — Le crime de lord Arthur Saville | 5 75 |
| — — — Le portrait de Dorian Gray | 5 75 |
| — — — De profonds | 5 75 |
| — — — Les origines de la critique historique | 5 75 |

| | |
|---|------|
| ISR. ZANGWELL : Les enfants du Ghetto | 6 » |
| — — — Les rêveurs du Ghetto | 6 » |
| — — — Le roi des Schnorrers | 3 » |
| — — — Israël Zangwill had Galya | 2 » |
| EDGAR POÉ : Aventures d'Arthur Gordon Pym | 3 » |
| — — — Histoires extraordinaires | 3 » |
| — — — Nouvelles histoires extraordinaires | 3 » |
| — — — Histoires étranges et merveilleuses | 6 50 |
| FR. GRIERSON : La vallée des ombres | 5 75 |
| AUG. STRINDBERG : Le fils de la servante | 7 50 |
| — — — La danse de mort | 5 75 |
| R.-L. STEVENSON : Les veillées des îles | 7 » |
| — — — L'île au trésor | 6 » |
| — — — Les Gùberts | 6 » |
| JOHN MILL. SYNGE : Le baladin du monde occidental | 6 » |
| TH. DE QUINCEY : Les confessions d'un mangeur d'opium | 6 75 |

Pour les affamés de Russie

| | |
|---|------|
| HISTOIRE DES LITTÉRATURES | |
| WIL.-P. HENT : Littérature américaine | 15 » |
| K. WALISZEWSKI : Littérature russe | 15 » |
| ARTH. CHUQUET : Littérature allemande | 15 » |
| EDM. GOSSE : Littérature anglaise | 15 » |
| FITZM.-KELLY : Littérature espagnole | 15 » |
| H. HAUVETTE : Littérature italienne | 15 » |
| W. GEOR. ASTON : Littérature japonaise | 15 » |
| CLÉM. HUART : Littérature arabe | 15 » |
| Comité de Secours de Colombes, après une conférence de Henry Marx, 1.157 fr. 50 ; Comité de secours de Puteaux-Suresnes, après une conférence de Henry Marx, 300 ; Henriette Vilain, 25 ; E. Barrère, 113 ; Mme Vve Claire Hemi, 20 ; E. Oudin, 50 ; Anita Coder et quelques amis, 90 ; En souvenir du Conseil fédéral P. et G., 50 ; Marguerite Mackain, 100 ; Beudelaç, Tanger, 15 ; Alexandre Manitch, 10 ; Paul Bisson, 20 ; Paul Ferri, 20 ; Dumas, 5 ; Savainier, 7 ; S. P., Toulouse, 5 ; Braouet, 25 ; Collecte faite au bureau des P.T.T. d'Annonay, 134 50 ; Deux institutrices brionnaises, 40 ; Paul Torre pour les enfants de Russie, 50 ; Paul Torre pour les affamés de Russie, 50 ; Alziari, 10 ; Zézette envoie sa tirelire, 10 ; Sa maman, 20 ; Charvieux, 10 ; Viemot, 20 ; Mlle Hélène Bernot, Paris, 50 ; Mlle Gilberte Hepp, Versailles, 22 ; Une lectrice de « Clarté », 39 50 ; Mme Morlat, 25 ; Blondeau, 5 ; Gollas, 10 ; G. Baudoin, 17 50 ; G. Berboin, 8 ; Anonyme, 200 ; Stalport, 30 ; Mapoli, 12 ; Quelques Lycéens du Puy, 30 ; Amie Roso, 25 ; R. B., 25 ; Loriot R., 10 ; Moiroud, 20 ; Anonyme Ancey, 20 ; Anonyme La Seyne, 50 ; Quelques spirites du Teil, 115 ; Anonyme, 25 ; Henriette „C 10 ; Malateste, 20 ; Emmanuel, 40 ; Mme B., 5 ; Pierre Wattelle, Roubaix, 20 ; Hirsch, 20 ; Figuière, 100 ; Hazan et Amis, 190 ; Lhermitte, 5 ; Marceau, Paris, 20 ; Un camarade de Montélimar, 225 ; Georges Jean, Issy-les-Moulineaux, 90. — Total : 3.844. | |
| Total des listes précédentes : 58.066 50. | |
| Total général : 61.910 50. | |
| Le gérant : Pierre SUCHET. | |

Grande Imprimerie « PERFECTA »
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XIV)

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrons la choisir.

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE
Lisez le magnifique
TERRES DE SILENCE
Roman d'aventures et d'amour
Par St Ed. WHITE
Traduction de J. G. Delawain
Un volume : 5 fr. 75
LIBRAIRIE STOCK — PARIS

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la
Frumine
ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS
Envoi province franco contre mandat ou remboursement
Deux tablettes repas : 2 75 La boîte de poudre : 6 50

VIENT DE PARAITRE
MARCEL MARTINET
LA NUIT
TROTSKY a envoyé à CLARTÉ un radio pour lui annoncer que LA NUIT, « le drame de la révolution le plus tragiquement vrai », allait être mis à l'étude et représenté sur toutes les scènes de la Russie Révolutionnaire. Cet hommage ne surprendra point les admirateurs si nombreux du poète des « Temps maudits », du romancier de la « Maison à l'abri », qui a fait à CLARTÉ l'honneur de lui confier la publication de LA NUIT.
Cet ouvrage, illustré de six dessins de G. Pastré est en vente au prix de... 5 fr. 50.

“ TRAVAIL ”
Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs
Fondée en 1904
Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »
Coopérative des Ouvriers tailleurs, fondée en 1904
Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les meilleurs tailleurs.
N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part
à “ TRAVAIL ”
23, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13
COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS
L'assemblée générale s'est tenue le 25 avril sous la présidence de M. Paul Boyer, président du Conseil d'administration.
182.182 actions étaient présentées ou représentées.
En dépit de la crise qui s'est manifestée en 1921, après une période d'activité qui avait suivi la fin des hostilités, les résultats de l'exercice qui se soldent par un bénéfice net de 28.691.678 fr. 53 ont été satisfaisants.
Il a été marqué comme l'an dernier par la multiplicité des émissions. Les guichets du Comptoir ont prêté le plus actif concours au placement des valeurs du Trésor, du Crédit Foncier, des compagnies de chemins de fer, ainsi qu'à la plupart des emprunts garantis par l'Etat, pour la réparation des dommages de guerre, et à l'émission d'actions et d'obligations de nombreuses entreprises industrielles, locales ou coloniales.
Le Comptoir, grâce à la prudence qui avait

été sa règle dans la période des entraînements faciles, a pu continuer d'offrir au commerce et à l'industrie les mêmes facilités.
Ses agences de Paris, de province, des colonies et de l'étranger ont donné malgré des difficultés de tous ordres, des profits intéressants.
Après avoir entendu les rapports de la commission permanente de contrôle et des commissaires, l'assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'exercice 1921 et a décidé la répartition d'un dividende de 50 francs par action et de 11 fr. 2153 par part de fondateur. Après report à nouveau de 846.316 fr. 33, le compte des actionnaires présentera ainsi un solde total de 6.684.964 fr. 71.
MM. Vacherie, administrateur, et Gustave Robert, membre de la commission de contrôle, ont été réélus à l'unanimité.
Clarté est en vente à la Livraria Peninsular de José da Silva Oliveira, r. do Poço dos Negros, 79, et Calçada do Combro, 38-A, Lisbonne.

VIENT DE PARAITRE :
André MORIZET
CHEZ LENINE ET TROTSKY
préface par Léon Trotsky
avec documents photographiques inédits.
Tous nos lecteurs voudront connaître le récit du voyage de notre camarade André Morizet au pays des Soviets.
1 vol. in-16, de 400 pages 7 fr.
en vente à CLARTE, 16, rue Jacques-Callot.

Les Petits Bonshommes
La seule bonne revue pour enfants, réservant à ses abonnés des avantages qui leur procurent un véritable abonnement gratuit.
Lisez le prochain numéro.
En vente partout : 30 centimes.
Abonnement : 16 fr. par an ; six mois : 9 fr., 21 rue de Presbourg, Paris, 16^e.
Contre la guerre
Le discours de Renaud Jean, mutilé de guerre, membre de l'A. R. A. C., prononcé le 15 mars 1922 à la Chambre des députés, au prix de :
La brochure, 0 fr. 25 ; les 10, 2 fr. 50 ; les 50, 10 fr. ; les 100, 19 fr. ; les 500, 85 fr. ; les 1.000, 160 fr.
En vente à la librairie de Clarté.

Si vous avez besoin d'un bon stylo
Achetez à "CLARTÉ" le stylo "CLARTÉ"
Vous payerez 25 francs un objet qui vous est vendu 50 francs dans le commerce.
Le stylo « Clarté » modèle « SAFETY » a plume rentrante, en or contrôlé, 18 carats, vous est garanti d'un fonctionnement parfait. Tout modèle qui ne vous aurait pas donné entière satisfaction sera repris et échangé gratuitement.
Le stylo « Clarté » est en vente à nos bureaux au prix de 25 FRANCS (y compris écrin, compte-goutte et agrafe) franco recommandé 26 fr. 50.

Les livres de la littérature russe que vous devez acheter

La Librairie de « Clarté » a spécialement établi pour ses lecteurs un catalogue réimprimé, mais complet des meilleurs ouvrages des romanciers russes actuellement traduits en français. Il importe que tous ceux qui veulent connaître l'âme russe en cherchent le reflet dans une littérature d'une richesse, d'une beauté et d'une originalité qu'on ne saurait trouver en aucune autre de la vieille Europe.

| | | | | | |
|--|------|---|------|--|-------|
| ANDRIEUF (Léonide) : <i>Le rire rouge</i> | 5 » | GORKY (Maxime) : <i>Dans la Steppe</i> | 7 » | TOLSTOÏ (Léon) : <i>Les confessions, récits populaires</i> | 5 75 |
| — — — <i>Le joug de la guerre</i> | 5 25 | — — — <i>Caïa et Artème</i> | 7 » | — — — <i>Critiques de théologie dogmatique</i> | 5 75 |
| — — — <i>Le Gouffre</i> | 7 » | HERZEN (Alexandre) : <i>Récits et Nouvelles</i> | 5 75 | — — — <i>Au Caucase (récits militaires)</i> | 6 » |
| BOUNINE (Ivan) : <i>Le Monsieur de San-Francisco</i> | 5 » | — — — <i>Lettres de France et d'Italie</i> | 5 75 | — — — <i>Plaisirs cruels</i> | 6 75 |
| DOSTOÏEVSKIY (Th.) : <i>Humiliés et offensés</i> | 7 » | KOROLENKO (Vladimir) : <i>La Forêt murmurée, Le Musicien aveugle, suivi de contes d'Ukraine et de Sibérie</i> | 5 75 | — — — <i>Plaisirs vicieux</i> | 6 » |
| — — — <i>Souvenirs de la Maison des Morts</i> | 7 » | KIGLOFF : <i>Fables</i> | 7 » | — — — <i>Polikouchka</i> | 6 » |
| — — — <i>L'Idiot</i> | 7 » | MEREMKOWSKIY (Dmitri) : <i>La résurrection des Dieux (Léonard de Vinci)</i> | 7 » | — — — <i>Katla</i> | 6 » |
| — — — <i>Les Frères Karamazov</i> | 7 » | — — — <i>La Mort des Dieux</i> | 7 » | — — — <i>Contes et Romans posthumes</i> | 6 » |
| — — — <i>La logeuse (suivi de deux histoires)</i> | 6 » | — — — <i>Théâtre</i> | 7 50 | — — — <i>A la recherche du bonheur</i> | 6 » |
| — — — <i>Les étapes de la folie</i> | 7 » | NEKRASSOW : <i>Poésies populaires</i> | 7 » | — — — <i>Deux générations</i> | 6 » |
| — — — <i>Le double</i> | 5 75 | OSTROVSKIY : <i>Théâtre (3 volumes à)</i> | 4 90 | — — — <i>Le chant du cygne</i> | 6 » |
| — — — <i>Journal d'un écrivain</i> | 5 75 | PISSEMSKIY (Alexis) : <i>Dans le Tourbillon</i> | 6 75 | — — — <i>Le salut est en vous</i> | 7 » |
| — — — <i>L'Eternel Mari</i> | 3 » | POUCHKINE : <i>Contes</i> | 1 50 | — — — <i>La famine</i> | 6 » |
| GOGOL (Nicolas) : <i>L'Inspecteur</i> | 4 50 | TOLSTOÏ (Léon) : <i>Guerre et Paix (3 volumes à)</i> | 5 75 | — — — <i>Les Décembristes</i> | 5 75 |
| GONTCHAROV (Ivan) : <i>Simple histoire (2 volumes à)</i> | 6 » | — — — <i>Resurrection (2 volumes à)</i> | 5 75 | — — — <i>Dernières Nouvelles</i> | 5 75 |
| GORKY (Maxime) : <i>Les Vagabonds</i> | 7 » | — — — <i>Les Cosaques, etc.</i> | 5 75 | — — — <i>Ma confession</i> | 5 75 |
| — — — <i>Les déshusés</i> | 7 » | — — — <i>La Jeunesse, etc.</i> | 5 75 | — — — <i>Que faire ?</i> | 5 75 |
| — — — <i>L'annonciateur de la tempête</i> | 7 » | — — — <i>Sur l'instruction de peuple, etc.</i> | 5 75 | — — — <i>Ce qu'il faut faire</i> | 5 75 |
| — — — <i>L'angoisse</i> | 7 » | — — — <i>La mort d'Ivan Ilitch, etc.</i> | 5 75 | TOURGUËNEFF (Ivan) : <i>Héroïsme d'amour</i> | 3 » |
| — — — <i>La mère</i> | 7 » | — — — <i>Articles pédagogiques, etc.</i> | 5 75 | — — — <i>Eaux britanniques</i> | 4 50 |
| — — — <i>Le patron</i> | 8 » | — — — <i>L'Enfance, l'Adolescence Sébastopol, etc.</i> | 5 75 | — — — <i>Récits d'un chasseur</i> | 1 » |
| — — — <i>Ma vie d'enfant</i> | 6 75 | — — — <i>Que devons-nous faire, etc.</i> | 5 75 | — — — <i>Théâtre</i> | 7 50 |
| — — — <i>Varenka Olessova</i> | 7 » | — — — <i>Les 4 Evangiles, 3 volumes à</i> | 5 75 | TCHÉKHOV (Anton.) : <i>Un duel</i> | 7 » |
| — — — <i>Dans les bas-fonds</i> | 7 » | — — — <i>Le journal d'un marqueur, etc.</i> | 5 75 | CHUZEVILLE : <i>Anthologie des poètes russes</i> | 6 » |
| | | | | — — — <i>OSSIP-LOURIE : La psychologie des romanciers russes</i> | 10 50 |
| | | | | — — — <i>PERSKY (Serge) : La vie et l'œuvre de Dostoïevski</i> | 7 50 |
| | | | | — — — <i>WALRSZENSKIY : La littérature russe</i> | 15 » |
| | | | | — — — <i>WIERWA (Téodor de) : Ecrivains étrangers (Tourguenoff, Tolstoï, Gogol, Goucharof, Dostolevitzky, etc.), 3 volumes à</i> | 7 » |
| | | | | — — — <i>STRANNIK (Ivan) : La pensée russe contemporaine</i> | 7 » |

LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS

JEAN GALTIER-BOISSIERE

LOIN DE LA RIFLETTE

Le Livre de l'Arrière que Courteline aurait signé.
Un vol. 5 fr.

JEAN PELLERIN

LE DINER DES BONS MENAGES

suivi de MIGUEL L'ARAGONAIS

« C'est un petit chef-d'œuvre d'observation comique le tableautin parfait du monde de la noce parisienne »
Un vol. 3 fr. 50

CYRIL-BERGER

L'EXPERIENCE DU D' LORDE

« L'effroyable lutte de deux savants, que sépare la haine scientifique, la plus terrible de toutes ».
Un vol. 6 fr.

ERNEST TISSERAND

POUR LES FINANCES D'UN DICTATEUR

« Il n'y a pas de livre plus actuel et qu'il soit plus nécessaire de lire. »
Un vol. 2 fr. 50

THEATRE

MAURICE DONNAY ET LUCIEN DESCAGES

THEATRE LIBRE

- I. — LA CLAIRIERE. Cette œuvre prend à l'heure présente une saisissante actualité.
II. — OISEAUX DE PASSAGE. — Etude de l'âme russe en son ambiguïté.
Un volume 6 fr. 50

En vente à la Librairie « CLARTÉ » et aux EDITIONS G. GRÈS & C^{ie}, 21, rue Hautefeuille, Paris (VI^e)